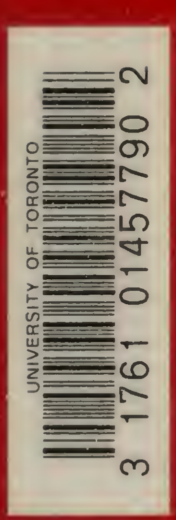

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01457790 2









FABLES

DE

LA FONTAINE



FABLES

DE

LA FONTAINE

PUBLIÉES PAR D. JOUAUST

AVEC UNE

PRÉFACE DE PAUL LACROIX

TOME DEUXIÈME

IOVAVST

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, SUCCESSEUR

20, Rue Racine, 20

—

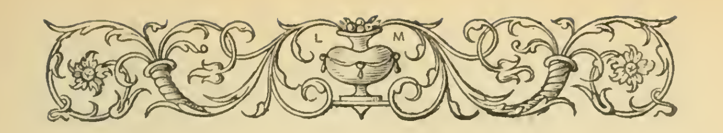


AVERTISSEMENT

VOICY un second recüeil de Fables que je presente au public; j'ay jugé à propos de donner à la pluspart de celles-cy un air et un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres, tant à cause de la difference des sujets que pour remplir de plus de varieté mon ouvrage. Les traits familiers que j'ay semez avec assez d'abondance dans les deux autres parties convenoient bien mieux aux inventions d'Esope qu'à ces dernieres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des repetitions : car le nombre de ces traits n'est pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, et étendu davantage les circonstances de ces recits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoistra luy-mesme; ainsi je ne tiens pas qu'il soit necessaire d'en étaler icy les raisons, non plus que de dire où j'ay puisé ces derniers sujets. Seulement je diray par reconnoissance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a esté traduit en toutes les langues. Les gens du païs le croyent fort ancien, et original à l'egard d'Esope, si ce n'est Esope luy-mesme sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourny des sujets assez heureux. Enfin j'ay tasché de mettre en ces deux dernieres parties toute la diversité dont j'estois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression, j'en ay fait faire un *Errata*; mais ce sont de

legers remedes pour un défaut considerable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi bien pour les deux premieres parties que pour les dernieres.





A MADAME DE MONTESPAN

L'APOLOGUE *est un don qui vient des Immortels,*
Ou, si c'est un present des hommes,
Quiconque nous l'a fait merite des autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plustost il la tient captive,
Nous attachant à des recits
Qui meinent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olimpe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'huy daignez porter les yeux,
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps, qui détruit tout, respectant vostre appuy,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore aprés luy
Doit s'acquerir vostre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits

Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connoist que vous les beautez et les graces?
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma Muse en un sujet si doux
Voudroit s'étendre davantage;
Mais il faut reserver à d'autres cet employ,
Et d'un plus grand maistre que moy
Vostre loüange est le partage.
Olimpe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Vostre nom serve un jour de rempart et d'abry.
Protegez desormais le livre favory
Par qui j'ose esperer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugez, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne merite pas une faveur si grande :
La Fable en son nom la demande.
Vous sçavez quel credit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croiray luy devoir un temple pour salaire;
Mais je ne veux bastir des temples que pour vous.





LIVRE SEPTIÉME

I

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puis qu'il faut l'appeller par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous estoient frappez.
On n'en voyoit point d'occupez
A chercher le soûtien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proye.
Les tourterelles se fuyoient ;

Plus d'amour, partant plus de joye.
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos pechez cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du celeste courroux :
Peut-estre il obtiendra la guerison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flatons donc point, voyons sans indulgence
L'état de nostre conscience.
Pour moy, satisfaisant mes appetits gloutons,
J'ay devoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? Nulle offense.
Mesme il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûray donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moy :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable perisse.
— Sire, dit le renard, vous estes trop bon roy ;
Vos scrupules font voir trop de delicatesse ;
Et bien! manger moutons, canaille, sotte espece,
Est-ce un peché? Non, non : vous leur fistes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il estoit digne de tous maux,
Estant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimerique empire. »
Ainsi dit le renard, et flateurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mastins,
Au dire de chacun estoient de petits saints.
L'asne vint à son tour et dit : « J'ay souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puis qu'il faut parler net. »
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il faloit dévoüer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autruy ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'estoit capable
D'expier son forfait : on le luy fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou miserable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

II

LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toûjours camarade du beau,
Dés demain je chercheray femme;
Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps hostes d'une belle ame
Assemblent l'un et l'autre poinct,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ay veu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent;
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alleguer un qui, s'estant repenty,
Ne put trouver d'autre party
Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'estoit comme il faut :
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tost;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient, l'époux estoit à bout :
« Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose. »
Elle en dit tant que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,

Vous la renvoye à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque-temps qu'on la crut adoucie,
Le mary la reprend. « Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous vostre vie?
L'innocence des champs est-elle vostre fait?
— Assez, dit-elle; mais ma peine
Estoit de voir les gens plus paresseux qu'icy :
Ils n'ont des troupeaux nul soucy.
Je leur sçavois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh! Madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si vostre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déja lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu; si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissay-je chez les morts avoir, pour mes pechez,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes costez! »

III

LE RAT

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur legende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'icy bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude estoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Nostre hermite nouveau subsistoit là dedans.
Il fit tant de pieds et de dents
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'estre siens.
Un jour au devot personnage
Des deputez du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumone legere :
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis estoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'estat indigent

De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prest dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'icy bas ne me regardent plus :
En quoy peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en cecy?
J'espere qu'il aura de vous quelque soucy. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.
Qui designay-je, à vostre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toûjours charitable.

IV

LE HÉRON

LA FILLE

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où
Le heron au long bec emmanché d'un long cou.
Il costoyoit une riviere.

L'onde estoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commere la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compere.
Le heron en eust fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appetit.
Il vivoit de regime, et mangeoit à ses heures.
Aprés quelques momens l'appetit vint ; l'oiseau,
S'approchant du bord, vid sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne luy plut pas : il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goust dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
« Moy, des tanches? dit-il, moy, heron, que je fasse
Une si pauvre chere? Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon! c'est bien là le disné d'un heron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! Aux dieux ne plaise! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vid plus aucun poisson.
La faim le prit; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles;
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur tout quand vous avez à peu prés vostre compte.

Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux herons
Que je parle; écoutez, humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j'ay puisé ces leçons.
Certaine fille un peu trop fiere
Pretendoit trouver un mary
Jeune, bien-fait et beau, d'agréable maniere,
Point froid et point jaloux : notez ces deux poincts-cy.
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eust du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout; mais qui peut tout avoir?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chetifs de moitié.
« Quoy! moy? quoy! ces gens-là? L'on radote, je pense.
A moy les proposer! Helas! ils font pitié.
Voyez un peu la belle espece! »
L'un n'avoit en l'esprit nulle delicatesse;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là;
C'estoit cecy, c'estoit cela,
C'estoit tout : car les precieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Aprés les bons partis, les mediocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah! vraiment, je suis bonne
De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoy qu'en solitude. »

La belle se sceut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit déchoir; adieu tous les amans.
Un an se passe, et deux, avec inquietude.
Le chagrin vient en suite : elle sent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour;
        Puis ses traits choquer et déplaire;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne pûrent faire
Qu'elle échapât au temps, cet insigne larron.
        Les ruines d'une maison
Se peuvent reparer : que n'est cet avantage
        Pour les ruines du visage!
Sa preciosité changea lors de langage.
Son miroir luy disoit : « Prenez viste un mary. »
Je ne sçais quel desir le luy disoit aussi :
Le desir peut loger chez une precieuse.
Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
        De rencontrer un malotru.

V

LES SOUHAITS

        Il est au Mogol des folets
        Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,

Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gastez tout. Un d'eux, prés du Gange, autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maistre et la maistresse,
Et le jardin sur tout. Dieu sçait si les zephirs,
Peuple amy du demon, l'assistoient dans sa tâche.
Le folet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hostes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zele
Chez ces gens pour toûjours il se fust arresté,
Nonobstant la legereté
A ses pareils si naturelle;
Mais ses confreres les esprits
Firent tant que le chef de cette republique,
Par caprice ou par politique,
Le changea bien-tost de logis.
Ordre luy vient d'aller au fond de la Norvege
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et, d'Indou qu'il estoit, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hostes :
« On m'oblige de vous quitter :
Je ne sçais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut, je ne puis arrester
Qu'un temps fort court, un mois, peut-estre une semaine.
Employez-la; formez trois souhaits, car je puis

Rendre trois souhaits accomplis :
Trois sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-cy pour premier vœu demandent l'abondance,
Et l'abondance à pleines mains
Verse en leurs cofres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins;
Tout en creve. Comment ranger cette chevance?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur falut!
Tous deux sont empeschez si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands seigneurs leur emprunterent,
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Ostez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre; heureux les indigens!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, tresors, fuyez; et toy, déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,
O mediocrité, revien viste. » A ces mots,
La mediocrité revient; on luy fait place;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits estant aussi chanceux
Qu'ils estoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toûjours et perdent en chimeres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,

Quand il voulut partir et qu'il fut sur le poinct,
Ils demanderent la sagesse :
C'est un tresor qui n'embarrasse point.

VI

LA COUR DU LION

Sa Majesté Lionne un jour voulut connoistre
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maistre.
Il manda donc par deputez
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les costez
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roy tiendroit
Cour pleniere, dont l'ouverture
Devoit estre un fort grand festin,
Suivy des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vray charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fust bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette severité,
Et, flateur excessif, il loüa la colere
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
        Il n'estoit ambre, il n'estoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flaterie
Eut un mauvais succés, et fut encor punie.
        Ce monseigneur du Lion là
        Fut parent de Caligula.
Le renard estant proche : « Or çà, luy dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moy. Parle sans déguiser. »
        L'autre aussi-tost de s'excuser,
Alleguant un grand rume : il ne pouvoit que dire
        Sans odorat ; bref il s'en tire.
        Cecy vous sert d'enseignement.
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ny fade adulateur, ny parleur trop sincere,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normant.

VII

LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Mars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain sujet fit naistre la dispute
Chez les oiseaux : non ceux que le printemps

Meine à sa cour, et qui sous la feüillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatans,
Font que Venus est en nous réveillée;
Ny ceux encor que la mere d'Amour
Met à son char; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang; je n'exagere point.
Si je voulois conter de poinct en poinct
Tout le detail, je manquerois d'haleine.
Maint chef perit, maint heros expira;
Et sur son roc Promethée espera
De voir bien-tost une fin à sa peine.
C'estoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'estoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout element remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidele.
Elle employa sa mediation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillerent

Que les vautours plus ne se chamaillerent.
Ils firent treve, et la paix s'ensuivit.
Helas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit deu rendre grace.
La gent maudite aussi-tost poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En depeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.
Tenez toûjours divisez les méchans :
La seureté du reste de la terre
Dépend de là ; semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Cecy soit dit en passant. Je me tais.

VIII

LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtez au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout estoit descendu.
L'attelage suoit, soufloit, estoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,

Pretend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussi-tost que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribuë uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée; il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son breviaire :
Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit :
C'estoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sotises pareilles.
Aprés bien du travail le coche arrive au haut.
« Respirons maintenant, dit la mouche aussi-tost :
J'ay tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, Messieurs les chevaux, payez-moy de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressez,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par tout les necessaires,
Et, par tout importuns, devroient estre chassez.

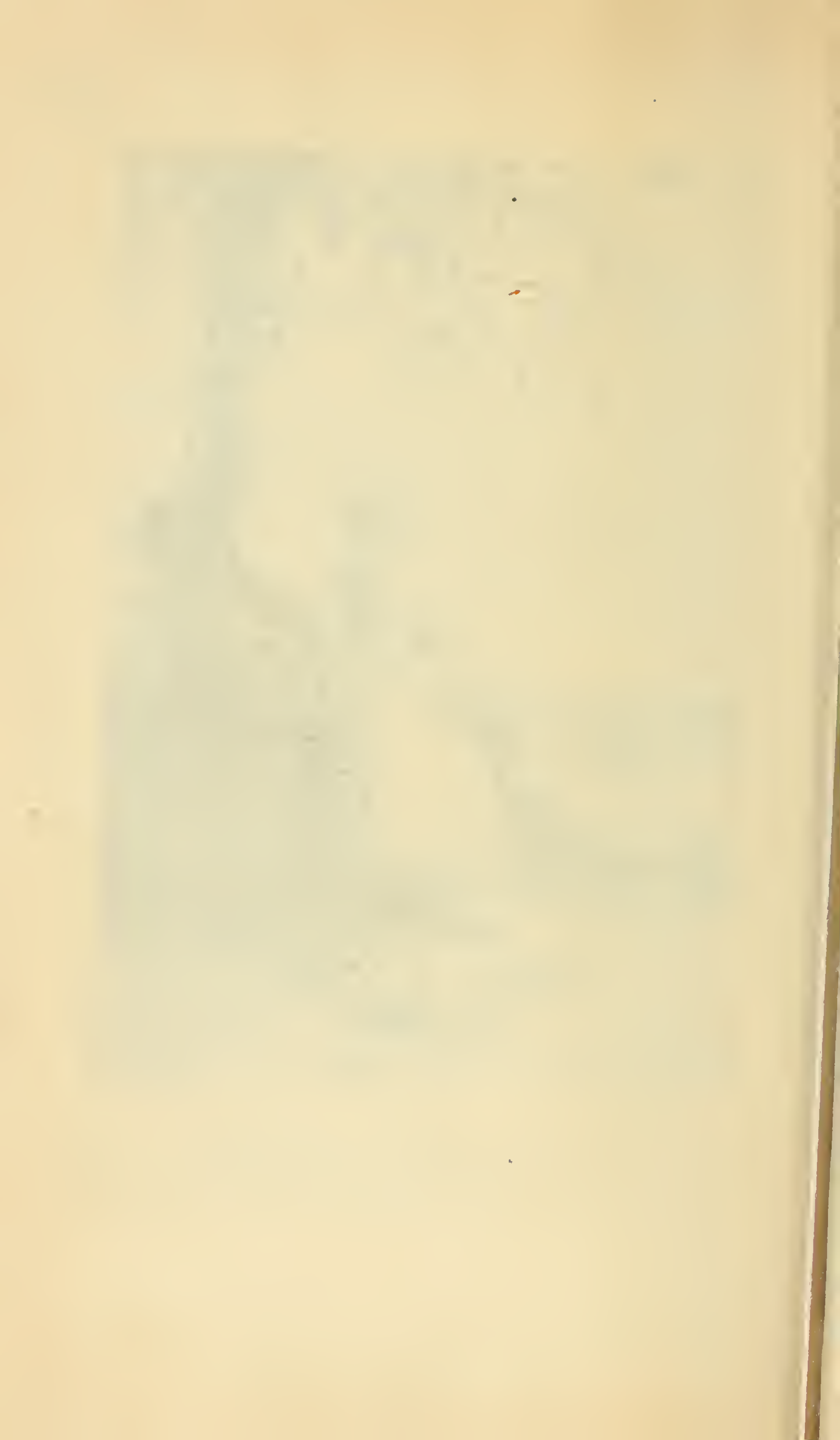
IX

LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa teste ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Pretendoit arriver sans encombre à la ville.
Legere et court vestuë, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour estre plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Nostre laitiere ainsi troussée
Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée;
La chose alloit à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il estoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
J'auray, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en nostre estable,
Veu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verray sauter au milieu du troupeau? »
Perrette, là dessus, saute aussi, transportée.



LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT



Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marry
Sa fortune ainsi répanduë,
Va s'excuser à son mary,
En grand danger d'estre batuë.
Le recit en farce en fut fait :
On l'appella le *Pot au lait.*
Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait chasteaux en Espagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la laitiere, enfin tous,
Autant les sages que les fous?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux;
Une flateuse erreur emporte alors nos ames :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défy;
Je m'écarte, je vais détrosner le sophy;
On m'élit roy, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont sur ma teste pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moy-mesme,
Je suis gros Jean comme devant.

X

LE CURÉ ET LE MORT

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier giste;
Un curé s'en alloit gayment
Enterrer ce mort au plus viste.
Nostre défunt estoit en carosse porté,
Bien et deûment empaqueté,
Et vestu d'une robe, helas! qu'on nomme biere,
Robe d'hyver, robe d'esté,
Que les morts ne dépoüillent guere.
Le pasteur estoit à costé,
Et recitoit, à l'ordinaire,
Maintes devotes oraisons,
Et des pseaumes, et des leçons,
Et des versets, et des réponds :
« Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire. »
Messire Jean Choüart couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût deu luy ravir ce tresor,
Et des regards sembloit luy dire :
« Monsieur le mort, j'auray de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus cousts. »

Il fondoit là dessus l'achat d'une feüillette
Du meilleur vin des environs;
Certaine niepce assez proprette
Et sa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cottillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient, adieu le char.
Voilà messire Jean Choüart
Qui du choc de son mort a la teste cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur,
Nostre curé suit son seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie,
Proprement, toute nostre vie
Est le curé Choüart, qui sur son mort comptoit,
Et la fable du *Pot au lait*.

XI

L'HOMME
QUI COURT APRÉS LA FORTUNE
ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT

Qui ne court aprés la Fortune?
Je voudrois estre en lieu d'où je pûsse aisément
Contempler la foule importune

De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tost à leurs desirs échape;
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
« Cet homme, disent-ils, estoit planteur de choux,
Et le voilà devenu pape :
Ne le valons-nous pas? » Vous valez cent fois mieux;
Mais que vous sert vostre merite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quite :
Le repos, le repos, tresor si precieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux?
Rarement la Fortune à ses hostes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.
Certain couple d'amis en un bourg étably
Possedoit quelque bien : l'un soûpiroit sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quittions nostre sejour?
Vous sçavez que nul n'est prophete
En son païs : cherchons nostre avanture ailleurs.
— Cherchez, dit l'autre amy; pour moy, je ne souhaite
Ny climats ny destins meilleurs.
Contentez-vous; suivez votre humeur inquiete :
Vous reviendrez bien-tost. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voye et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Frequenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la Cour.
Là donc pour quelque-temps il fixe son sejour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sçait estre les meilleures;
Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.
« Qu'est cecy? se dit-il. Cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celuy-cy,
Chez celuy-là. D'où vient qu'aussi
Je ne puis heberger cette capricieuse?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toûjours l'humeur ambitieuse.
Adieu, Messieurs de Cour; Messieurs de Cour, adieu.
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flate.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate;
Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celuy-là fut sans doute
Armé de diamant qui tenta cette route
Et le premier osa l'abysme défier.
Celuy-cy, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pyrates, des vents, du calme, et des rochers.

Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines,
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tost sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol; on luy dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces :
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon, que donnent les sauvages :
« Demeure en ton païs, par la nature instruit. »
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit esté;
Ce qui luy fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quité.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son païs, void de loin ses penates,
Pleure de joye, et dit : « Heureux qui vit chez soy,
De regler ses desirs faisant tout son employ.
Il ne sçait que par oüir dire
Ce que c'est que la Cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignitez, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit sans que l'effet aux promesses réponde.
Desormais je ne bouge, et feray cent fois mieux. »
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son amy plongé dans un profond sommeil.

XII

LES DEUX COQS

Deux coqs vivoient en paix ; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye, et c'est de toy que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux mesme on vid le Xante teint.
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte creste au spectacle accourut.
Plus d'une Heleine au beau plumage
Fut le prix du vainqueur ; le vaincu disparut.
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa defaite,
Possedoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage.
Il aiguisoit son bec, batoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;

Tout cet orgueil perit sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La Fortune se plaist à faire de ces coups ;
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Aprés le gain d'une bataille.

XIII

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE

DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE

Un trafiquant sur mer par bon-heur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage ;
Goufre, banc ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses balots ; le sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recüeillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associez, chacun luy fut fidele.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canele,

Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe et la folie enflerent son tresor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez luy que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carosses.
Ses jours de jeûne étoient des nopces.
Un sien amy, voyant ses somptueux repas,
Luy dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendroit-il que de mon sçavoir faire?
Je n'en dois rien qu'à moy, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos et bien placer l'argent. »
Le profit luy semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait;
Mais rien pour cette fois ne luy vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal freté perit au premier vent;
Un autre, mal pourveu des armes necessaires
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisiéme au port arrivant,
Rien n'eut cours ny debit. Le luxe et la folie
N'estoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et luy-mesme ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bastimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son amy, le voyant en mauvais équipage,
Luy dit : « D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
— Consolez-vous, dit l'autre, et, s'il ne luy plaist pas

Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »
Je ne sçais s'il crut ce conseil ;
Mais je sçais que chacun impute, en cas pareil,
Son bon-heur à son industrie,
Et, si de quelque échec nostre faute est suivie,
Nous disons injures au sort.
Chose n'est icy plus commune :
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune.
On a toûjours raison, le destin toûjours tort.

XIV

LES DEVINERESSES

C'est souvent du hazard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toûjours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous estats ; tout est prevention,
Cabale, entestement, point ou peu de justice :
C'est un torrent ; qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours ;
Cela fut et sera toûjours.
Une femme à Paris faisoit la pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque evenement :
Perdoit-on un chifon, avoit-on un amant,
Un mary vivant trop, au gré de son épouse,
Une mere facheuse, une femme jalouse,

Chez la devineuse on couroit,
Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse ;
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit ;
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin, quoy qu'ignorante à vingt et trois carats,
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle estoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne dequoy donner un rang à son mary.
Elle achete un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempiy
D'une nouvelle hostesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit comme autrefois demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la sibille.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire :
« Moy devine ! on se moque. Eh! Messieurs, sçay-je lire?
Je n'ay jamais appris que ma croix de pardieu. »
Point de raison ; falut deviner et predire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner mal-gré soy plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose :
Quatre sieges boiteux, un manche de balay ;
Tout sentoit son sabat et sa metamorphose.

Quand cette femme auroit dit vray
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué : la vogue estoit passée
Au galetas ; il avoit le credit.
L'autre femme se morfondit.
L'enseigne fait la chalandise.
J'ay veu dans le Palais une robe mal-mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maistre tel, qui traisnoit aprés soy
Force écoutans. Demandez-moy pour quoy.

XV

LE CHAT

LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette un beau matin
S'empara : c'est une rusée.
Le maistre estant absent, ce luy fut chose aisée.
Elle porta chez luy ses penates un jour
Qu'il estoit allé faire à l'Aurore sa cour
Parmy le thim et la rosée.
Aprés qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux soûterrains sejours.

La belette avoit mis le nez à la fenestre.
« O dieux hospitaliers, que vois-je icy paroistre?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là! Madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du païs. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Estoit au premier occupant :
C'estoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où luy-mesme il n'entroit qu'en rampant!
« Et quand ce seroit un royaume
Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loy
En a pour toûjours fait l'octroy
A Jean, fils ou nepveu de Pierre ou de Guillaume,
Plustost qu'à Paul, plustost qu'à moy. »
Jean Lapin allegua la coustume et l'usage.
« Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maistre et seigneur, et qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moy Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loy plus sage?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »
C'estoit un chat vivant comme un devot hermite,
Un chat faisant la chatemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivez

Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfans, approchez,
Approchez; je suis sourd : les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussi-tost qu'à portée il vid les contestans,
Grippeminaud le bon apostre,
Jettant des deux costez la griffe en mesme temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Cecy ressemble fort aux debats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportans aux rois.

XVI

LA TESTE ET LA QUEUE
DU SERPENT

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Teste et queuë ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprés des Parques cruelles;
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands debats
Pour le pas.
La teste avoit toûjours marché devant la queuë.

La queuë au Ciel se plaignit,
Et luy dit :
« Je fais mainte et mainte lieuë
Comme il plaist à celle-cy.
Croit-elle que toûjours j'en veüille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu mercy,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de mesme sang,
Traitez-nous de mesme sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant.
Enfin voilà ma requeste :
C'est à vous de commander ;
Qu'on me laisse preceder
A mon tour ma sœur la teste.
Je la conduiray si bien
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets.
Il devroit estre sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors, et la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantost contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre.
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.
Malheureux les Estats tombez dans son erreur.

XVII

UN ANIMAL DANS LA LUNE

Pendant qu'un philosophe assure
Que toûjours par leurs sens les hommes sont dupez,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompez.
Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vray quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en diray quelque jour les raisons amplement.
J'apperçois le soleil : quelle en est la figure?
Icy bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour;
Mais, si je le voyois là haut dans son sejour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les costez ma main la determine;
L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur;
Je le rends immobile, et la terre chemine.

Bref, je dements mes yeux en toute sa machine.
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame, en toute occasion,
Developpe le vray caché sous l'apparence.
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards, peut-estre un peu trop prompts,
Ny mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un baston, ma raison le redresse :
La raison decide en maistresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toûjours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une teste de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle estre? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un elephant.
N'aguere l'Angleterre y vid chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille :
Il estoit arrivé là haut un changement
Qui presageoit sans doute un grand evenement.
Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en estoit point l'effet? Le monarque accourut :
Il favorise en roy ces hautes connoissances.

Le monstre dans la lune à son tour luy parut.
C'estoit une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette estoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux, quand pourront les François
Se donner comme vous entiers à ces emplois?
Mars nous fait recüeillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Loüis, suivra par tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront celebres dans l'histoire.
Mesme les Filles de Memoire
Ne nous ont point quitez ; nous goûtons des plaisirs;
La paix fait nos souhaits, et non point nos soûpirs.
Charles en sçait joüir : il sçauroit dans la guerre
Signaler sa valeur et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle void aujourd'huy.
Cependant, s'il pouvoit appaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de luy?
La carriere d'Auguste a-t-elle esté moins belle
Que les fameux exploits du premier des Cesars?
O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts?





LIVRE HUITIÉME

I

LA MORT ET LE MOURANT

La Mort ne surprend point le sage :
Il est toûjours prest à partir,
S'estant sceu luy-mesme avertir
Du temps où l'on se doit resoudre à ce passage.
Ce temps, helas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumiere
Est celuy qui vient quelquefois
Fermer pour toûjours leur paupiere.
Défendez-vous par la grandeur,
Alleguez la beauté, la vertu, la jeunesse,

La Mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroistra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puis qu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins preparé.
Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie
Se plaignoit à la Mort que precipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arriere neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajouste encore une aisle.
Que vous estes pressante, ô Déesse cruelle!
— Vieillard, luy dit la Mort, je ne t'ay point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moy dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposast à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit fils pourveu, ton bastiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toy? Plus de goust, plus d'oüie;
Toute chose pour toy semble estre évanoüie;

Pour toy l'astre du jour prend des soins superflus.
Tu regretes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ay fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourans, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans replique ;
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament. »
La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortist de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hoste, et qu'on fist son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard ; voy ces jeunes mourir,
Voy les marcher, voy les courir
A des morts, il est vray, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ay beau te le crier ; mon zele est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

II

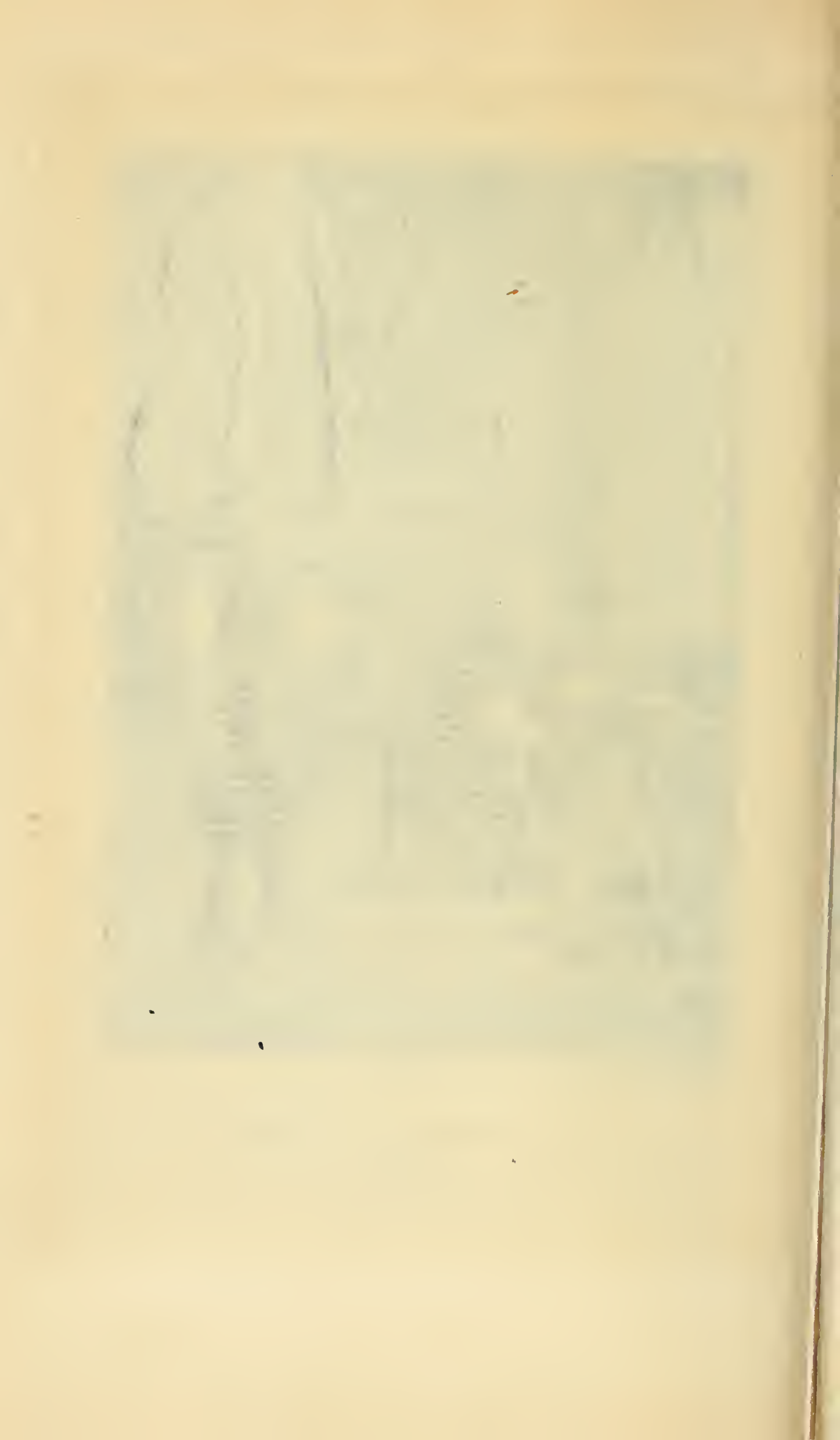
LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'estoit merveilles de le voir,
Merveilles de l'oüir ; il faisoit des passages,

Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin, au contraire, estant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'estoit un homme de finance.
Si sur le poinct du jour parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire.
En son hostel il fait venir
Le chanteur, et luy dit : « Or çà, sire Gregoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? Ma foy, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma maniere
De compter de la sorte, et je n'entasse guere
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.
Chaque jour amene son pain.
— Et bien ! que gagnez-vous, dites-moy, par journée ?
— Tantost plus, tantost moins : le mal est que toûjours,
Et sans cela nos gains seroient assez honnestes,
Le mal est que dans l'an s'entremeslent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en festes.
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toûjours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Luy dit : « Je vous veux mettre aujourd'huy sur le trône.



LE SAVETIER ET LE FINANCIER



Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez luy; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joye à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hostes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celuy qu'il ne réveilloit plus.
« Rendez-moy, luy dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

III

LE LION
LE LOUP ET LE RENARD

Un lion décrepit, gouteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse.
Alleguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celuy-cy parmy chaque espece
Manda des medecins : il en est de tous arts.
Medecins au lion viennent de toutes parts;
De tous costez luy vient des donneurs de receptes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coy.
Le loup en fait sa cour, daube au coucher du roy
Son camarade absent : le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est presenté,
Et, sçachant que le loup luy faisoit cette affaire :
« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincere
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir differé cet hommage ;
Mais j'estois en pelerinage,
Et m'acquitois d'un vœu fait pour vostre santé.
Mesme j'ay veu dans mon voyage
Gens experts et sçavans, leur ay dit la langueur
Dont Vostre Majesté craint à bon droit la suite :
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaist, de robe de chambre. »
Le roy goûte cet avis-là :

On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'envelopa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :
Faites, si vous pouvez, vostre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniere :
Vous estes dans une carriere
Où l'on ne se pardonne rien.

IV

LE POUVOIR DES FABLES

A MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces legeres?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traitez par vous de temeraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les debats
Du lapin et de la belette.

Lisez-les, ne les lisez pas ;
Mais empeschez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veüille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ay peine à digerer la chose.
N'est-il point encor temps que Loüis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle teste aux efforts de son bras?
Si vostre esprit plein de souplesse,
Par eloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,
Je vous sacrifieray cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moy la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le recit en vers qu'icy je vous dedie.
Son sujet vous convient; je n'en diray pas plus :
Sur les eloges que l'envie
Doit avoüer qui vous sont deus
Vous ne voulez pas qu'on appuye.

Dans Athene autrefois, peuple vain et leger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,

Courut à la tribune, et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas : l'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux testes frivoles,
Estant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vid s'arrester
A des combats d'enfans, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
« Cerés, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle.
Un fleuve les arreste, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bien-tost. » L'assemblée, à l'instant,
Cria tout d'une voix : « Et Cerés, que fit-elle?
— Ce qu'elle fit? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoy! de contes d'enfans son peuple s'embarrasse!
Et du peril qui le menace
Luy seul entre les Grecs il neglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait? »
A ce reproche, l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entiere à l'orateur :

Un trait de fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athene en ce poinct, et moy-mesme,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau d'asne* m'estoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on, je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

V

L'HOMME ET LA PUCE

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets mesme indignes des hommes.
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.
Un sot par une puce eut l'épaule morduë.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenuë.
Que fais-tu, Jupiter, que, du haut de la nuë,

Tu n'en perdes la race afin de me venger? »
Pour tuer une puce il vouloit obliger
Ces dieux à luy prester leur foudre et leur massuë.

VI

LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pese tant qu'un secret;
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sçais mesme sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, estant prés d'elle : « O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus; on me déchire!
Quoy! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Ouy, le voilà,
Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :
On m'appelleroit poule. Enfin, n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanoüit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrete et peu fine
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;

Et de courir chez sa voisine.
« Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé.
N'en dites rien sur tout, car vous me feriez battre.
Mon mary vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystere.
— Vous moquez-vous? dit l'autre. Ah! vous ne sçavez guere
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commere
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait.
Precaution peu necessaire,
Car ce n'estoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

VII

LE CHIEN

QUI PORTE A SON COU LE DISNÉ DE SON MAISTRE

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ny les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un tresor
Avec des soins assez fidelles.
Certain chien qui portoit la pitance au logis
S'estoit fait un collier du disné de son maistre.
Il estoit temperant plus qu'il n'eût voulu l'estre
Quand il voyoit un mets exquis,
Mais enfin il l'estoit ; et tous, tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la temperance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce chien-cy donc estant de la sorte atourné,
Un mastin passe, et veut luy prendre le disné.
Il n'en eut pas toute la joye
Qu'il esperoit d'abord : le chien mit bas la proye,
Pour la défendre mieux, n'en estant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils estoient de ceux-là qui vivent
Sur le public et craignent peu les coups.

Nostre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, luy sage, il leur dit :
« Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :
Faites vostre profit du reste. »
A ces mots, le premier il vous hape un morceau.
Et chacun de tirer, le mastin, la canaille,
A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gasteau.

Je crois voir en cecy l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la mercy des gens.
Échevins, prevost des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple; et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux par des raisons frivoles
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,
On luy fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bien-tost le premier à prendre.

VIII

LE RIEUR ET LES POISSONS

On cherche les rieurs, et moy, je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême merite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots.
J'en vais peut-estre en une fable
Introduire un ; peut-estre aussi
Que quelqu'un trouvera que j'auray reüssi.
Un rieur estoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons ; tous les gros estoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien amy,
Pour les grandes Indes party,
N'eust depuis un an fait naufrage :
Il s'en informoit donc à ce menu fretin ;
Mais tous luy répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A sçavoir au vray son destin ;
Les gros en sçauroient davantage.

« N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger? »
De dire si la compagnie
Prit goust à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin il les sceut engager
A luy servir d'un monstre assez vieux pour luy dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en estoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abysme avoient veus
Les anciens du vaste empire.

IX

LE RAT ET L'HUITRE

Un rat hoste d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le païs, abandonne son trou.
Si-tost qu'il fut hors de la case :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voicy le Caucase. »
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thetis sur la rive
Avoit laissé mainte huitre; et nostre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

« Certes, dit-il, mon pere estoit un pauvre sire :
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moy, j'ay déja veu le maritime empire ;
J'ay passé les deserts, mais nous n'y bûmes point. »
D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs,
N'estant pas de ces rats qui, les livres rongeans,
Se font sçavans jusques aux dents.
Parmy tant d'huitres toutes closes,
Une s'estoit ouverte, et, bâillant au soleil,
Par un doux zephir réjoüie,
Humoit l'air, respiroit, estoit épanoüie,
Blanche, grasse, et d'un goust à la voir nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui baille :
« Qu'apperçois-je? dit-il ; c'est quelque victuaille ;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'huy bonne chere, ou jamais. »
Là-dessus maistre rat, plein de belle esperance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs : car l'huitre tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premierement
Que ceux qui n'ont du monde aucune experience
Sont aux moindres objets frappez d'étonnement ;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

X

L'OURS

ET L'AMATEUR DES JARDINS

Certain ours montagnard, ours à demi leché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellerophon, vivoit seul et caché.
Il fust devenu fou : la raison, d'ordinaire,
N'habite pas long-temps chez les gens sequestrez.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrez.
        Nul animal n'avoit affaire
        Dans les lieux que l'ours habitoit,
        Si bien que, tout ours qu'il estoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la melancolie,
        Non loin de là certain vieillard
        S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, estoit prestre de Flore;
        Il l'estoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmy
        Quelque doux et discret amy :
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre;
        De façon que, lassé de vivre

Avec des gens muets, nostre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un mesme dessein,
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur; mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sceut donc dissimuler sa peur.
L'ours, tres-mauvais complimenteur,
Luy dit : « Vien-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champestre repas;
J'ay des fruits, j'ay du lait. Ce n'est peut-estre pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ay. » L'ours l'accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivez, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et, bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
Faisoit son principal mestier
D'estre bon émoucheur, écartoit du visage
De son amy dormant ce parasite aislé
Que nous avons mouche appellé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,

Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au desespoir; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperay bien, dit-il. Et voicy comme. »
Aussi-tost fait que dit : le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la teste à l'homme en écrasant la mouche,
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant amy :
Mieux vaudroit un sage ennemy.

XI

LES DEUX AMIS

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa :
L'un ne possedoit rien qui n'appartinst à l'autre.
Les amis de ce païs-là
Valent bien, dit-on, ceux du nostre.
Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets.
Morphée avoit touché le seüil de ce palais.
L'amy couché s'estonne, il prend sa bourse, il s'arme;

Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme.
N'auriez-vous point perdu tout vostre argent au jeu?
En voicy. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ay mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toûjours seul? Une esclave assez belle
Estoit à mes costez : voulez-vous qu'on l'appelle?
— Non, dit l'amy, ce n'est ny l'un ny l'autre poinct.
Je vous rend grace de ce zele.
Vous m'estes en dormant un peu triste apparu;
J'ay craint qu'il ne fust vray, je suis viste accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »
Qui d'eux aimoit le mieux? que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un amy veritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de vostre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les luy découvrir vous-mesme.
Un songe, un rien, tout luy fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII

LE COCHON

LA CHEVRE ET LE MOUTON

Une chevre, un mouton, avec un cochon gras,
Montez sur mesme char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses.
C'estoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'estonnoient qu'il criast au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous. Que ne te tiens-tu coy?
Ces deux personnes-cy, plus honnestes que toy,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce mouton : a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. — Il est un sot,
Repartit le cochon : s'il sçavoit son affaire,
Il crieroit comme moy du haut de son gozier,
Et cette autre personne honneste

Crieroit tout du haut de sa teste.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chevre de son lait, le mouton de sa laine.
Je ne sçay pas s'ils ont raison ;
Mais, quant à moy, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »
Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage,
Mais que luy servoit-il? Quand le mal est certain,
La plainte ny la peur ne changent le destin ;
Et le moins prevoiant est toûjours le plus sage.

XIII

TIRCIS ET AMARANTE

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Esope quitté
Pour estre tout à Bocace ;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller luy dire : « Non »,
Sans quelque valable excuse,

Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinitez,
Sur tout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontez.
Car, afin que l'on le sçache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau
Sire loup, sire corbeau,
Chez moy se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout.
Peu de gens en leur estime
Luy refusent le haut bout.
Comment le pourroit-on faire ?
Pour venir à nostre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs ; les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques recits
Qu'elle déchifre sans glose.
Amenons des bergers, et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.
Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
« Ah ! si vous connoissiez comme moy certain mal
Qui nous plaist et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parust égal.
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moy, n'ayez point de peur.

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur? »
Amarante aussi-tost replique :
« Comment l'appellez-vous ce mal? quel est son nom?
— L'amour. — Ce mot est beau. Dites-moy quelques marques
A quoy je le pourray connoistre : que sent-on?
— Des peines prés de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaist
Toute seule en une forest.
Se mire-t-on prés un rivage,
Ce n'est pas soy qu'on void, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient et qui suit en tous lieux.
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soûpire à son souvenir;
On ne sçait pas pourquoy, cependant on soûpire;
On a peur de le voir, encor qu'on le desire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître. »
Tircis à son but croyoit estre,
Quand la belle ajoûta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.
Il est force gens comme luy,
Qui pretendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autruy.

XIV

LES OBSEQUES DE LA LIONNE

La femme du lion mourut :
Aussi-tost chacun accourut
Pour s'aquiter envers le prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obseques se feroient
Un tel jour, en tel lieu : ses prevosts y seroient
Pour regler la ceremonie
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en resonna.
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la Cour un païs où les gens,
Tristes, gais, prests à tout, à tout indifferens,
Sont ce qu'il plaist au prince, où, s'ils ne peuvent l'estre,
Taschent au moins de le parêtre,
Peuple caméleon, peuple singe du maistre :
On diroit qu'un esprit anime mille corps ;

C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à nostre affaire,
Le cerf ne pleura point; comment eust-il pû faire?
Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flateur l'alla dire,
Et soûtint qu'il l'avoit veu rire.
La colere du roy, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roy lion;
Mais ce cerf n'avoit pas accoustumé de lire.
Le monarque luy dit : « Chetif hoste des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gemissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrez ongles; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traistre à ses augustes manes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
Est passé; la douleur est icy superfluë.
Vostre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout prés d'icy m'est apparuë,
Et je l'ay d'abord reconnuë.
« Amy, m'a-t-elle dit, garde que ce convoy,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs Elisiens j'ay goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moy.
« Laisse agir quelque-temps le desespoir du roy.
« J'y prens plaisir. » A peine on eut oüy la chose
Qu'on se mit à crier : « Miracle! apothéose! »

Le cerf eut un present, bien loin d'estre puny.
Amusez les rois par des songes,
Flatez-les, payez-les d'agréables mensonges.
Quelque indignation dont leur cœur soit remply,
Ils goberont l'appast, vous serez leur amy.

XV

LE RAT ET L'ELEPHANT

Se croire un personnage est fort commun en France.
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
C'est proprement le mal françois.
La sotte vanité nous est particuliere.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniere.
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nostre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.
Un rat des plus petits voyoit un elephant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la beste de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage

Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille et toute sa maison,
S'en alloit en pelerinage.
Le rat s'estonnoit que les gens
Fussent touchez de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en luy, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les elephans. »
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Luy fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un elephant.

XVI

L'HOROSCOPE

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter

Sur le sort de sa geniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens luy dit que des lions surtout
Il éloignast l'enfant jusques à certain âge :
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere, pour venir à bout
D'une precaution sur qui rouloit la vie
De celuy qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissast passer le seüil de son palais.
Il pouvoit sans sortir contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaist le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mepris
Luy fut depeint ; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un temperament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des boüillons d'un tel âge
Qu'il soûpira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle estoit grand, plus fort fut le desir.
Il sçavoit le sujet des fatales défenses ;
Et, comme ce logis plein de magnificences
Abondoit par tout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous costez chasses et païsages,
En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.
« Ah! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers. » A ces mots, il se livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente beste.
Sous la tapisserie un clou se rencontra.
Ce clou le blesse; il penetra
Jusqu'aux ressorts de l'ame, et cette chere teste,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Deut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Mesme precaution nuisit au poëte Æschile.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la cheute d'une maison.
Aussi-tost il quita la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle qui portoit en l'air une tortuë
Passa par là, vid l'homme, et sur sa teste nuë,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Estant de cheveux dépourveuë,
Laissa tomber sa proye, afin de la casser :
Le pauvre Æschile ainsi sceut ses jours avancer.
De ces exemples il resulte
Que cet art, s'il est vray, fait tomber dans les maux
Que craint celuy qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor,

Jusqu'au point de marquer dans les cieux nostre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roy sont sous mesme planete;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlete :
Jupiter le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? Un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit differemment sur ces deux hommes-cy?
Puis comment penetrer jusques à nostre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde;
Percer Mars, le soleil, et des vuides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe
Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait preveu.
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a sceu.
L'immense éloignement, le poinct, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Nostre sort en dépend : sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un mesme pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de nostre vie!
Il ne se faut point arrester
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

Ce fils par trop chery ny le bonhomme Æschile
N'y font rien. Tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille.
Ce sont des effets du hazard.

XVII

L'ASNE ET LE CHIEN

Il se faut entr'ayder : c'est la loy de nature.
L'asne un jour pourtant s'en moqua ;
Et ne sçais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maistre.
Ce maistre s'endormit : l'asne se mit à paître.
Il estoit alors dans un pré
Dont l'herbe estoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toûjours estre si delicat ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Nostre baudet s'en sceut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,

Luy dit : « Cher compagnon, baisse-toy, je te prie.
Je prendray mon disné dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdist un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille.
Enfin il répondit : « Amy, je te conseille
D'attendre que ton maistre ait finy son sommeil,
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoûtumée.
Il ne sçauroit tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre beste affamée.
L'asne appelle aussi-tost le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : « Amy, je te conseille
De fuir en attendant que ton maistre s'éveille :
Il ne sçauroit tarder ; détale viste, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-luy la mâchoire.
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'ayde.

XVIII

LE BASSA ET LE MARCHAND

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa l'appuyoit;
Dequoy le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chere denrée
Qu'un protecteur. Celuy-cy coûtoit tant
Que nostre Grec s'alloit par tout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance
Luy vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage;
Et le bassa du tout est averty.
Mesme on luy dit qu'il joûra, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant party,
Les prevenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prests pour le venger;
Quelque poison l'envoyra proteger
Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta

Comme Alexandre, et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vid tant d'assûrance
En ses discours et dans tout son maintien
Qu'on ne crut point qu'il se doutast de rien.
« Amy, dit-il, je sçais que tu me quites;
Mesme l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moy. Sans tant de dialogue,
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

« Il estoit un berger, son chien et son troupeau.
Quelqu'un luy demanda ce qu'il pretendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Estoit un pain entier. Il faloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Luy berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mastineaux,
Qui, luy dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette beste seule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille

A luy dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit, et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moy. »

Le Grec le crut. Cecy montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut, en bonne foy,
S'abandonner à quelque puissant roy
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XIX

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émeut jadis un different.
L'un estoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celuy-cy sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage,
Pretendoit que tout homme sage
Estoit tenu de l'honorer.
C'estoit tout homme sot : car pourquoy reverer
Des biens dépourveus de merite ?
La raison m'en semble petite.

« Mon amy, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considerable;
Mais, dites-moy, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toûjours logez à la troisiéme chambre,
Vestus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La Republique a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sçais d'homme necessaire
Que celuy dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sçait : nostre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celuy qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dediez
A messieurs les gens de finance
De méchans livres bien payez. »
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils meritoient.
L'homme lettré se teut : il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satyre.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.
L'un et l'autre quitta sa ville :
L'ignorant resta sans azile,
Il receut par tout des mépris;
L'autre receut par tout quelque faveur nouvelle.
Cela decida leur querelle.
Laissez dire les sots : le sçavoir a son prix.

XX

JUPITER ET LES TONNERRES

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hostes
Les cantons de l'univers
Habitez par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers :
Ameine-moy la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ay trop cherie,
Tu periras cette fois. »
Jupiter ne tarda guere
A moderer son transport.
O vous rois, qu'il voulut faire
Arbitres de nostre sort,
Laissez entre la colere
Et l'orage qui la suit
L'intervalle d'une nuit.
Le dieu dont l'aisle est legere
Et la langue a des douceurs
Alla voir les noires sœurs.
A Tisyphone et Megere

Il prefera, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fiere
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tost du domaine
Des deïtez de là bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Eumenide.
Il la renvoye, et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le pere mesme de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte :
Il n'embraza que l'enceinte
D'un desert inhabité.
Tout pere frappe à costé.
Qu'arriva-t'il? Nostre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Stix, et promit
De former d'autres orages :
Ils seroient seurs. On soûrit;
On luy dit qu'il estoit pere,
Et qu'il laissast, pour le mieux,

A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.
L'un jamais ne se fourvoye,
Et c'est celuy que toûjours
L'Olympe en corps nous envoye.
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent mesme il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

XXI

LE FAUCON ET LE CHAPON

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle :
Ne vous pressez donc nullement.
Ce n'estoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.
Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Estoit sommé de comparaistre
Pardevant les lares du maistre,

Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens luy crioient pour déguiser la chose :
« Petit! petit! petit! » Mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier.
« Serviteur, disoit-il, vostre appast est grossier ;
On ne m'y tient pas, et pour cause. »
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Nostre Manceau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit experience.
Celuy-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit le lendemain estre d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur luy dit : « Ton peu d'entendement
Me rend tout estonné. Vous n'estes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moy, je sçais chasser et revenir au maistre.
Le vois-tu pas à la fenestre?
Il t'attend : es-tu sourd? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire,
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrois-tu pour cet appeau ?
Laisse-moy fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lors que d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons

Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche. »

XXII

LE CHAT ET LE RAT

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste-oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scelerat,
Hantoient le tronc pourry d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proye.
Les derniers traits de l'ombre empeschent qu'il ne voye
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joye :
Il voyoit dans les las son mortel ennemy.
Le pauvre chat dit : « Cher amy,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Vien m'aider à sortir du piege où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit

Que, seul entre les tiens, par amour singuliere,
Je t'ay toûjours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ay point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma priere,
Comme tout devot chat en use les matins.
Ce rezeau me retient ; ma vie est en tes mains :
Vien dissoudre ces nœuds. — Et quelle recompense
En auray-je ? reprit le rat.
— Je jure eternelle alliance
Avec toy, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assûrance :
Envers et contre tous je te protegeray,
Et la belette mangeray,
Avec l'époux de la chouette.
Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit : « Idiot!
Moy ton liberateur ! Je ne suis pas si sot. »
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette estoit prés du trou.
Le rat grimpe plus haut : il y void le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaisnon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroist en cet instant.
Les nouveaux alliez prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, nostre chat vid de loin
Son rat qui se tenoit à l'erte et sur ses gardes.
« Ah! mon frere, dit-il, vien m'embrasser : ton soin

Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemy ton allié.
Penses-tu que j'aye oublié
Qu'aprés Dieu je te dois la vie ?
— Et moy, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance ?
S'assûre-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ? »

XXIII

LE TORRENT ET LA RIVIERE

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant luy ; l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barriere si puissante.
Un seul vid des voleurs, et, se sentant presser,
Il mit entre eux et luy cette onde menaçante.
Ce n'estoit que menace et bruit, sans profondeur ;
Nostre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succés luy donnant courage

Et les mesmes voleurs le poursuivant toûjours,
Il rencontra sur son passage
Une riviere dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Luy fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpez, un sable pur et net.
Il entre, et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allerent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allerent traverser, au sejour tenebreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.
Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV

L'EDUCATION

Laridon et Cesar, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maistres divers échûs au temps jadis,
Hantoient, l'un les forests, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais, la diverse nourriture

Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'alterant, un certain marmiton
Nomma celuy-cy Laridon.
Son frere, ayant couru mainte haute avanture,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abatu,
Fut le premier Cesar que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empescher qu'une indigne maistresse
Ne fist en ses enfans degenerer son sang ;
Laridon, negligé, témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches, par luy rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyant les hazards,
Peuple antipode des Cesars.
On ne suit pas toûjours ses ayeux ny son pere :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on degenere.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
O combien de Cesars deviendront Laridons !

XXV

LES DEUX CHIENS ET L'ASNE MORT

Les vertus devroient estre sœurs,
Ainsi que les vices sont freres :
Dès que l'un de ceux-cy s'empare de nos cœurs,

Tous viennent à la file, il ne s'en manque guere
J'entends de ceux qui, n'estant pas contraires,
Peuvent loger sous mesme toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un sujet eminemment placées,
Se tenir par la main sans estre dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid
Parmy les animaux, le chien se pique d'estre
Soigneux et fidele à son maistre ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mastins qui dans l'éloignement
Virent un asne mort qui flotoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
« Amy, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
— Hé ! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mastins ; voilà toûjours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand,
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Beuvons toute cette eau : nostre gorge alterée
En viendra bien à bout. Ce corps demeurera
Bien-tost à sec, et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes chiens à boire ; ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vid crever à l'instant.
L'homme est ainsi basty : quand un sujet l'enflâme,

L'impossibilité disparoist à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquerir des biens ou de la gloire?
« Si j'arrondissois mes Estats!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hebreu, les sciences, l'histoire! »
Tout cela, c'est la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit
Il faudroit quatre corps : encor, loin d'y suffire,
A my chemin je crois que tous demeureroient.
Quatre Mathusalems bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul desire.

XXVI

DEMOCRITE ET LES ABDERITAINS

Que j'ay toûjours hay les pensers du vulgaire!
Qu'il me semble profane, injuste et temeraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et luy,
Et mesurant par soy ce qu'il void en autruy!
Le maistre d'Epicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits! Mais quoy!
Aucun n'est prophete chez soy.

Ces gens estoient les fous, Democrite le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdere deputa
Vers Hipocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir restablir la raison du malade.
« Nostre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gasté Democrite.
Nous l'estimerions plus s'il estoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-estre mesme ils sont remplis
De Democrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atòmes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes,
Et, mesurant les cieux sans bouger d'icy-bas,
Il connoist l'univers, et ne se connoist pas.
Un temps fut qu'il sçavoit accorder les debats;
Maintenant il parle à luy-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »
Hipocrate n'eut pas trop de foy pour ces gens ;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause : Hipocrate arriva dans le temps
Que celuy qu'on disoit n'avoir raison ny sens
Cherchoit dans l'homme et dans la beste
Quel siege a la raison, soit le cœur, soit la teste.
Sous un ombage épais, assis prés d'un ruisseau,
Les labirintes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,

Et ne vid presque pas son amy s'avancer,
Attaché selon sa coûtume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tomberent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le recit precedent suffit
Pour montrer que le peuple est juge recusable.
En quel sens est donc veritable
Ce que j'ay leu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

XXVII

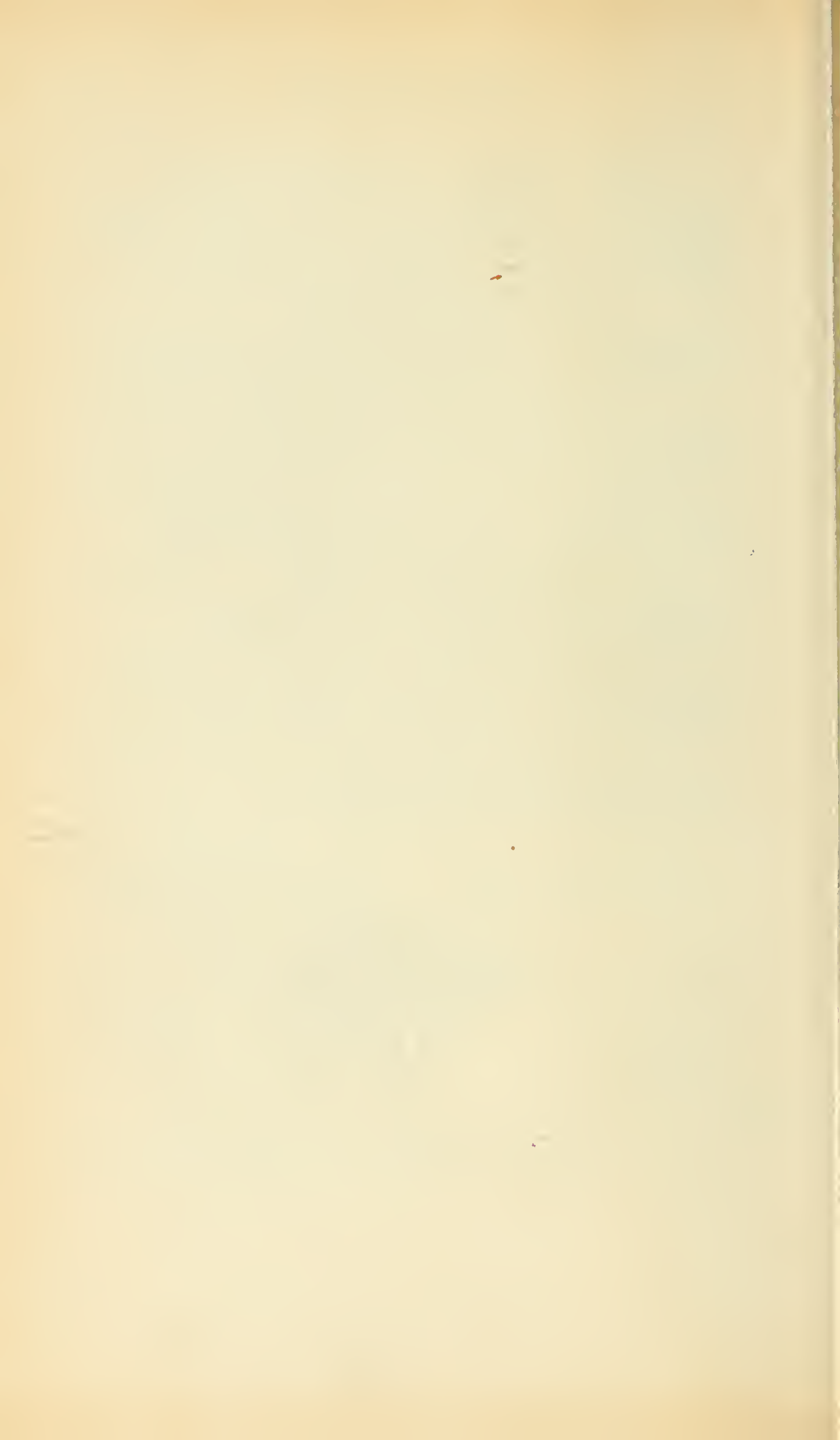
LE LOUP ET LE CHASSEUR

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un poinct tous les bienfaits des dieux.
Te combatray-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, joüissons » ?

Haste-toy, mon amy : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Joüis.—Je le feray.—Mais quand donc ?—Dés demain.
— Eh ! mon amy, la mort te peut prendre en chemin.
Joüis dés aujourd'huy : redoute un sort semblable
A celuy du chasseur et du loup de ma fable.
Le premier, de son arc, avoit mis bas un dain.
Un fan de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proye estoit honneste : un dain avec un fan ;
Tout modeste chasseur en eust esté content.
Cependant un sanglier, monstre enorme et superbe,
Tente encor nostre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'estoit assez de biens ; mais quoy ! rien ne remplit
Les vastes appetits d'un faiseur de conquestes.
Dans le temps que le porc revient à soy, l'archer
Void le long d'un sillon une perdrix marcher,
Surcroist chetif aux autres testes.
De son arc toutesfois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à luy, le découst, meurt vangé sur son corps ;
Et la perdrix le remercie.
Cette part du recit s'adresse au convoiteux ;
L'avare aura pour luy le reste de l'exemple.

Un loup vid en passant ce spectacle piteux.
« O Fortune, dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! Mais pourtant
Il faut les mesnager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en auray, dit le loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre sepmaines,
Si je sçais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours, et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vray boyau, l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend et fait de la sagette
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percez.
Je reviens à mon texte. Il faut que l'on joüisse :
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun;
La convoitise perdit l'un,
L'autre perit par l'avarice.







LIVRE NEUVIÉME

I

LE DEPOSITAIRE INFIDELE

GRACE aux Filles de Memoire,
J'ay chanté des animaux :
Peut-estre d'autres heros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup en langue des dieux
Parle au chien dans mes ouvrages ;
Les bestes à qui mieux mieux
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scene

Des trompeurs, des scelerats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pecore,
Force sots, force flatteurs;
Je pourrois y joindre encore
Des legions de menteurs.
« Tout homme ment », dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas estage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soûtiendrois le contraire ;
Et mesme qui mentiroit
Comme Esope et comme Homere
Un vray menteur ne seroit.
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge,
Nous offre la verité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus s'il se peut :
Comme eux ne ment pas qui veut
Mais mentir comme sceut faire
Un certain depositaire,

Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voicy le fait. Un trafiquant de Perse
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en depost un cent de fer un jour.
« Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
— Vostre fer ? Il n'est plus : j'ay regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ay grondé mes gens. Mais qu'y faire ? Un grenier
A toûjours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le pere, qui s'excuse et luy dit en pleurant :
« Dispensez-moy, je vous supplie :
Tous plaisirs pour moy sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie ;
Je n'ay que luy ; que dis-je? helas! je ne l'ay plus.
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint vostre fils enlever.
Vers un vieux bastiment je le luy vis porter. »
Le pere dit : « Comment voulez-vous que je croye
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proye ?
Mon fils, en un besoin, eust pris le chat-huant.
— Je ne vous diray point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ay veu, veu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige

D'en douter un moment aprés ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez estrange
Que les chats-huans d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlevent un garçon pesant un demy cent? »
L'autre vid où tendoit cette feinte avanture.
Il rendit le fer au marchand,
Qui luy rendit sa geniture.
Mesme dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux estoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien veu qu'avec un microscope.
Tout est géant chez eux. Ecoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celuy-cy se croyoit l'hyperbole permise.
« J'ay veu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
—Et moy, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se mocquant, l'autre reprit : « Tout doux :
On le fit pour cuire vos choux. »
L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on luy fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Encherir est plus court, sans s'eschauffer la bile.

II

LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en loingtain pays.
L'autre luy dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter vostre frere ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu vostre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zephyrs. Qui vous presse ? Un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songeray plus que rencontre funeste,
Que faucons, que rezeaux. « Helas ! diray-je, il pleut
« Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
« Bon soupé, bon giste, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De nostre imprudent voyageur,
Mais le desir de voir et l'humeur inquiete
L'emporterent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite ;

Je reviendray dans peu compter de poinct en poinct
Mes aventures à mon frere.
Je le desennuiray : quiconque ne void guere
N'a guere à dire aussi. Mon voyage depeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je diray : « J'estois là ; telle chose m'avint. »
Vous y croirez estre vous-mesme. »
A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feüillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Seche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluye,
Dans un champ à l'écart void du bled répandu,
Void un pigeon auprés : cela luy donne envie.
Il y vole, il est pris : ce bled couvroit d'un las
Les menteurs et traistres appas.
Le las estoit usé ; si bien que de son aisle,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y perit, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vid nostre malheureux qui, traisnant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échapé.
Le vautour s'en alloit le lier, quand des nües
Fond à son tour un aigle aux aisles étendües.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,

S'envola, s'abatit auprés d'une mazure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traisnant l'aisle et tirant le pié,
Demy-morte et demy-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien que mal elle arriva
Sans autre aventure fascheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toûjours beau,
Toûjours divers, toûjours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ay quelquefois aimé: je n'aurois pas alors
Contre le Louvre et ses tresors,
Contre le firmament et sa voute celeste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorez par les pas, éclairez par les yeux
De l'aimable et jeune bergere
Pour qui sous le fils de Cythere
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Helas! quand reviendront de semblables momens?

Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiete?
Ah ! si mon cœur osoit encor se renflâmer !
Ne sentiray-je plus de charme qui m'arreste ?
Ay-je passé le temps d'aimer ?

III

LE SINGE ET LE LÉOPARD

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire :
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux disoit : « Messieurs, mon merite et ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le roy m'a voulu voir,
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée. »
La bigarrure plaist : partant chacun le vid.
Mais ce fut bien-tost fait, bien-tost chacun sortit.
Le singe, de sa part, disoit : « Venez, de grace ;
Venez, Messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soy seulement ;

Moy, je l'ay dans l'esprit : vostre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois basteaux, exprés pour vous parler :
Car il parle, on l'entend ; il sçait danser, baler,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs!
Non, Messieurs, pour un sou ; si vous n'estes contens,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »
Le singe avoit raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaist, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toûjours des choses agréables ;
L'autre en moins d'un moment lasse les regardans.
O que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

IV

LE GLAN ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers et l'aller parcourant,
Dans les citroüilles je la treuve.
Un villageois, considerant
Combien ce fruit est gros et sa tige menuë :

« A quoy songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citroüille-là.
Hé parbleu ! je l'aurois penduë
A l'un des chênes que voilà.
C'eust esté justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celuy que prêche ton curé ;
Tout en eust esté mieux : car pourquoy, par exemple,
Le glan, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placez, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »
Cette reflexion embarrassant nôtre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
Sous un chêne aussi-tost il va prendre son somme.
Un glan tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le glan pris au poil du menton.
Son nez meurtry le force à changer de langage.
« Oh, oh ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce glan eust esté gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à present la cause. »
En loüant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

V

L'ÉCOLIER, LE PEDANT
ET LE MAISTRE D'UN JARDIN

Certain enfant qui sentoit son college,
Doublement sot et doublement fripon,
Par le jeune âge, et par le privilege
Qu'ont les pedans de gaster la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
Car, au printemps, il jouïssoit encore
Des plus beaux dons que nous presente Flore.
Un jour dans son jardin il vid nostre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gastoit jusqu'aux boutons, douce et fresle esperance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Mesme il ébranchoit l'arbre, et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maistre de la classe.
Celuy-cy vint suivy d'un cortege d'enfans.
Voilà le verger plein de gens

Pires que le premier. Le pedant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal-instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un chastiment
Qui pust servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvinst à jamais comme d'une leçon.
Là dessus il cita Virgile et Ciceron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.
Je hais les pieces d'eloquence
Hors de leur place et qui n'ont point de fin,
Et ne sçais beste au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pedant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vray dire,
Ne me plairoit aucunement.

VI

LE STATUAIRE
ET LA STATUE DE JUPITER

Un bloc de marbre estoit si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon cizeau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

« Il sera dieu, mesme je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux,
Voilà le maistre de la terre. »

L'artisan exprima si bien
Le caractere de l'idole
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.

Mesme l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image
Qu'on le vid fremir le premier
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poëte autrefois n'en dut guere,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colere.

Il estoit enfant en cecy :
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel soucy
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descenduë
L'erreur payenne qui se vid
Chez tant de peuples répanduë.

Ils embrassoient violemment
Les interests de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalitez,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux veritez,
Il est de feu pour les mensonges.

VII

LA SOURIS

METAMORPHOSÉE EN FILLE

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée;
Mais un bramin le fit; je le crois aisément :
Chaque pays a sa pensée.
La souris estoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu, mais le peuple bramin
Le traite en frere : ils ont en teste
Que nostre ame, au sortir d'un roy,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre beste

Qu'il plaist au sort. C'est là l'un des points de leur loy
Pythagore chez eux a puisé ce mystere.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeast la souris
Dans un corps qu'elle eust eu pour hoste au temps jadis.
        Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle, et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
        Il dit à cet objet si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
        De l'honneur d'estre vostre époux.
        — En ce cas je donne, dit-elle,
        Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
        C'est toy qui seras nostre gendre.
        — Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moy, puis qu'il cache mes traits :
        Je vous conseille de le prendre.
— Eh bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Helas non, car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée.
Je n'entreprendray point sur les droits de Borée. »
        Le bramin, fâché, s'écria :
        « O vent donc, puisque vent y a,
        Vien dans les bras de nostre belle. »
Il accouroit : un mont en chemin l'arresta.

L'étœuf passant à celuy-là,
Il le renvoye, et dit : « J'aurois une querelle
Avec le rat, et l'offenser,
Ce seroit estre fou, luy qui peut me percer. »
Au mot de rat la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! Un rat : c'est de ces coups
Qu'amour fait : témoin telle et telle ;
Mais cecy soit dit entre nous.
On tient toûjours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce poinct ; mais, à la voir de prés,
Quelque peu de sophisme entre parmy ses traits :
Car quel époux n'est point au soleil preferable
En s'y prenant ainsi ? Diray-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au soleil eust enfin remonté ;
Le soleil eust joüy de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la metempsicose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là dessus contre le bramin mesme :
Car il faut, selon son sistême,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un tresor commun :

Toutes sont donc de mesme trempe ;
Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève, et l'autre rempe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hostesse
De s'unir au soleil, un rat eut sa tendresse ?
Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des souris et les ames des belles
Sont tres-differentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loy par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie :
Vous ne détournerez nul estre de sa fin.

VIII

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Jamais auprés des fous ne te mets à portée.
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celuy-là de fuir une teste éventée.
On en void souvent dans les cours.
Le prince y prend plaisir, car ils donnent toûjours

Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.
Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse ; et les mortels credules
De courir à l'achapt : chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces ;
Puis on avoit, pour son argent,
Avec un bon soufflet un fil long de deux brasses.
La pluspart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il ?
C'estoient les plus moquez. Le mieux estoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire,
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fust fait sifler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? Le hazard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hesiter davantage,
Luy dit : « Ce sont icy ieroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillez, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon, je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'estes point trompé : ce fou vend la sagesse. »





L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS

(Livre IX, Fable IX)

IX

L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux pelerins sur le sable rencontrent
Une huitre que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent, il falut contester.
L'un se baissoit déjà pour amasser la proye ;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de sçavoir
Qui de nous en aura la joye.
Celuy qui le premier a pû l'appercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ay l'œil bon, Dieu mercy.
— Je ne l'ay pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ay veuë avant vous, sur ma vie.
— Et bien, vous l'avez veuë, et moy, je l'ay sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'huitre et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de president :
« Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'huy,

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à luy,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

X

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire :
On le mit dans la poësle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse avanture,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuye
Ce que j'avançay lors de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter ; le chien representa
Sa maigreur : « Ja ne plaise à vostre seigneurie
De me prendre en cet estat-là ;
Attendez : mon maistre marie
Sa fille unique ; et vous jugez

Qu'estant de nopce, il faut mal-gré moy que j'engraisse. »
Le loup le croit, le loup le laisse ;
Le loup, quelques jours écoulez,
Revient voir si son chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle estoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :
« Amy, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moy
Nous serons tout à l'heure à toy. »
Ce portier du logis estoit un chien enorme,
Expediant les loups en forme.
Celuy-cy s'en douta. « Serviteur au portier »,
Dit-il. Et de courir. Il estoit fort agile ;
Mais il n'estoit pas fort habile :
Ce loup ne sçavoit pas encor bien son métier.

XI

RIEN DE TROP

Je ne vois point de créature
Se comporter moderément.
Il est certain temperament
Que le maistre de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.

Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guere.
Le blé, riche present de la blonde Cerés,
Trop touffu, bien souvent épuise les guerets;
En superfluitez s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il oste à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sçait plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excés des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetterent,
Gasterent tout et tout brouterent,
Tant que le Ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquerent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abuserent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excés.
Il faudroit faire le procés
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne peche en cecy. « Rien de trop » est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

XII

LE CIERGE

C'est du sejour des dieux que les abeilles viennent.
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger
Au mont Hymette [1], et se gorger
Des tresors qu'en ce lieu les zephirs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Aprés que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la mesme envie,
Et, nouvel Empedocle [2] aux flâmes condamné,
Par sa propre et pure folie,

---

1. Hymette estoit une montagne celebrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recüeilloient d'excellent miel.

2. Empedocle estoit un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jetta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la posterité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont.

Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné ;
Ce cierge ne sçavoit grain de philosophie.
Tout en tout est divers : ostez-vous de l'esprit
Qu'aucun estre ait esté composé sur le vostre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit :
Il n'estoit pas plus fou que l'autre.

XIII

JUPITER ET LE PASSAGER

O combien le peril enrichiroit les dieux
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le peril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux :
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'huissier. »
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appellez-vous ces avertissemens?
Un passager, pendant l'orage,
Avoit voüé cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : voüer cent elephans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.

Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin, dit-il, pren mon vœu, le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, aprés quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe luy dire
Qu'un tel tresor estoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au tresor comme au feu :
Il trouva des voleurs, et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptez, et d'un tel tresor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à nostre prometteur l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talens en don. »

XIV

LE CHAT ET LE RENARD

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pelerinage.
C'estoient deux vrais Tartufs, deux archipatelins,

Deux francs Pate-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputérent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toûjours.
Nos pelerins s'égosillerent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
« Tu pretends estre fort habile :
En sçais-tu tant que moy ? J'ay cent ruses au sac.
—Non, dit l'autre ; je n'ay qu'un tour dans mon bissac,
Mais je soûtiens qu'il en vaut mille. »
Eux de recommencer la dispute à l'envy
Sur le que si, que non. Tous deux estant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le chat dit au renard : « Foüille en ton sac, amy ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême seur. Pour moy, voicy le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par tout il tenta des aziles,
Et ce fut par tout sans succés :
La fumée y pourveut ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles

L'étranglerent du premier bond.
Le trop d'expediens peut gaster une affaire ;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

XV

LE MARY
LA FEMME ET LE VOLEUR

Un mary fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût joüissant, se croioit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flateur et gracieux,
Mot d'amitié, ny doux soûrire,
Deïfiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fust vraiment chery.
Je le crois : c'estoit un mary.
Il ne tint point à l'hymenée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciast les dieux ;
Mais quoy ? Si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

Nostre épouse estant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mary de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand' peur
Qu'elle chercha quelque assûrance
Entre les bras de son époux.
« Amy voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu : pren donc en recompense
Tout ce qui peut chez nous estre à ta bienséance ;
Pren le logis aussi. » Les voleurs ne sont pas
Gens honteux ny fort delicats ;
Celuy-cy fit sa main. J'infere de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte.
J'en ay pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flame.
J'aime assez cet emportement ;
Le conte m'en a plû toûjours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.

XVI

LE TRESOR ET LES DEUX HOMMES

Un homme n'ayant plus ny credit ny resource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est à dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre et finir luy-mesme sa misere,
Puis qu'aussi bien sans luy la faim le viendroit faire,
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de gouster le trépas.
Dans cette intention, une vieille mazure
Fut la scene où devoit se passer l'avanture.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un tresor.
Nostre desesperé le ramasse et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au tresor arrive et trouve son argent
Absent.
« Quoy! dit-il, sans mourir je perdray cette somme?
Je ne me pendray pas? Et vrayment si feray,

Ou de corde je manqueray. »
Le lacs estoit tout prest, il n'y manquoit qu'un homme.
Celuy-cy se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-estre
Fut qu'un autre eût pour luy fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maistre.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au tresor qu'il enserre,
Thesaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celuy qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

XVII

LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maistre.
D'animaux mal-faisans c'estoit un tres-bon plat ;

Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pust estre.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gasté :
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout ; Raton, de son costé,
Estoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu nos deux maistres fripons
Regardoient rostir des marons.
Les escroquer estoit une tres-bonne affaire :
Nos galands y voyoient double profit à faire,
Leur bien premierement, et puis le mal d'autruy.
Bertrand dit à Raton : « Frere, il faut aujourd'huy
Que tu fasses un coup de maistre.
Tire-moy ces marons. Si Dieu m'avoit fait naistre
Propre à tirer marons du feu,
Certes marons verroient beau jeu. »
Aussi-tost fait que dit : Raton avec sa pate,
D'une maniere delicate,
Ecarte un peu la cendre et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un maron, puis deux, et puis trois en excroque.
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'estoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la pluspart de ces princes
Qui, flatez d'un pareil employ,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roy.

XVIII

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Aprés que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage
Et fait crier sur luy les enfans du village,
Un rossignol tomba dans ses mains, par malheur:
Le heraut du printemps luy demande la vie.
« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoûtez plûtost ma chanson;
Je vous raconteray Terée et son envie.
— Qui, Terée? est-ce un mets propre pour les milans?
— Non pas, c'étoit un roy dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaist à chacun. »
Le milan alors luy replique :
« Vraiment, nous voicy bien : lors que je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roy te prendra,
Tu peux luy conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

XIX

LE BERGER ET SON TROUPEAU

« Quoy! toûjours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbecille!
Toûjours le loup m'en gobera!
J'auray beau les compter : ils estoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir nostre pauvre Robin,
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivy jusques au bout du monde.
Helas! de ma musette il entendoit le son!
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton! »
Quand Guillot eut finy cette oraison funebre
Et rendu de Robin la memoire celebre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foy de peuple d'honneur, ils luy promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton. »
Chacun en répond sur sa teste.

Guillot les crut et leur fit feste.
Cependant, devant qu'il fust nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit :
Ce n'estoit pas un loup, ce n'en estoit que l'ombre.
Haranguez de méchans soldats,
Ils promettront de faire rage;
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage :
Vostre exemple et vos cris ne les retiendront pas.





LIVRE DIXIÉME

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE

IRIS, je vous loüerois, il n'est que trop aisé;
Mais vous avez cent fois nostre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des loüanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flateur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maistre du tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les dieux de la terre,
C'est la loüange, Iris. Vous ne la goustez point;
D'autres propos chez vous recompensent ce point,
Propos, agréables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverses,

Jusque-là qu'en vostre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance :
La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon. Je soûtiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur differentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oüy parler? Ils disent donc
Que la beste est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la monstre qui chemine,
A pas toûjours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roüe y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La premiere y meut la seconde,
Une troisiéme suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la beste est toute telle :
L'objet la frape en un endroit;
Ce lieu frapé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle;

Le sens de proche en proche aussi-tost la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle?
Selon eux, par necessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces estats.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une monstre. Et nous? C'est autre chose.
Voicy de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eust fait un dieu
Chez les payens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huistre et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche beste de somme ;
Voicy, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux enfans du Créateur,
J'ay le don de penser, et je sçais que je pense.
Or vous sçavez, Iris, de certaine science,
Que, quand la beste penseroit,
La beste ne refléchiroit
Sur l'objet ny sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soûtient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'estes point embarrassée
De le croire, ny moy. Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celuy des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proye,

Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et broüiller la voye,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
A presenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnemens pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire aprés sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Void ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuïr encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traisnant de l'aisle,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle luy dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nort il est un monde
Où l'on sçait que les habitans
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains, car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux
Qui des torrens grossis arrestent le ravage
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'edifice resiste et dure en son entier :
Aprés un lit de bois, est un lit de mortier.
Chaque castor agit, commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maistre d'œuvre y court, et tient haut le baston.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils sçavent en hyver élever leurs maisons,
Passent les estangs sur des ponts,
Fruit de leur art, sçavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à present tout leur sçavoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voicy beaucoup plus : écoutez ce recit,
Que je tiens d'un roy plein de gloire.
Le défenseur du Nort vous sera mon garand ;
Je vais citer un prince aimé de la victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman;
C'est le roy polonois : jamais un roy ne ment.
Il dit donc que sur sa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :

Le sang qui se transmet des peres aux enfans
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmy les hommes,
Non pas mesme au siecle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Stix et mere des heros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'experience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroît
Rendre Homere. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure,
Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy?
Ce que j'ay déja dit, qu'aux bestes la nature
Peut par les seuls ressorts operer tout cecy;
Que la memoire est corporelle,
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ay mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magazin
Chercher par le mesme chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mesmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un mesme evenement.

Nous agissons tout autrement,
La volonté nous determine.
Non l'objet ny l'instinct. Je parle, je chemine,
Je sens en moy certain agent ;
Tout obeït dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprème.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point : je vois l'outil
Obeïr à la main ; mais la main, qui la guide?
Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?
Quelque ange est attaché peut-estre à ces grands corps.
Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincerité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et luy, là dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un poinct
Que la plante aprés tout n'a point.
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

LES DEUX RATS
LE RENARD ET L'ŒUF

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le disné suffisoit à gens de cette espece :
Il n'estoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
        Pleins d'appetit et d'allegresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'estoit maistre renard ;
        Rencontre incommode et fascheuse.
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
        Ou le rouler, ou le traisner,
C'estoit chose impossible autant que hazardeuse.
        Necessité l'ingenieuse
        Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur estant à demy quart de lieuë,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
        L'autre le traisna par la queuë.
Qu'on m'aille soûtenir, aprés un tel recit,
        Que les bestes n'ont point d'esprit.
        Pour moy, si j'en estois le maïstre,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfans.

Ceux-cy pensent-ils pas dés leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoistre.
Par un exemple tout égal,
J'attribuërois à l'animal
Non point une raison selon nostre maniere,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort;
Je subtiliserois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne sçais quoy plus vif et plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flâme,
La flâme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fist le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois nostre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double tresor :
L'un cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hostes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre encore une autre ame, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce tresor à part créé
Suivroit parmy les airs les celestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en estre pressé,

Ne finiroit jamais quoy qu'ayant commencé,
Choses réelles quoy qu'estranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroistroit
Qu'une tendre et foible lumiere;
L'organe estant plus fort, la raison perceroit
Les tenebres de la matiere,
Qui toûjours enveloperoit
L'autre ame, imparfaite et grossiere.

I

L'HOMME ET LA COULEUVRE

Un homme vid une couleuvre.
« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers. »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourroit aisément s'y tromper);
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac, et, ce qui fut le pire,
On resolut sa mort, fust-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre luy fit cette harangue :

« Symbole des ingrats, estre bon aux méchans,
C'est estre sot : meurs donc; ta colere et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent en sa langue
Reprit du mieux qu'il put : « S'il faloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toy-mesme tu te fais ton procés. Je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toy.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;
Selon ces loix condamne-moy;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent arrester l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.
Je pourrois decider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en. — Soit fait », dit le reptile.
Une vache estoit là; l'on l'appelle, elle vient;
Le cas est proposé. C'estoit chose facile.
« Faloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller?
La couleuvre a raison; pourquoy dissimuler?
Je nourris celuy-cy depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour luy seul; mon lait et mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines;
Mesme j'ay rétably sa santé, que les ans

Avoient altérée, et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin
Sans herbe. S'il vouloit encor me laisser paistre!
Mais je suis attachée, et, si j'eusse eu pour maistre
Un serpent, eust-il sceu jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu. J'ay dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. — Croyons », dit la rampante beste.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa teste,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesans,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soy, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cerés nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour recompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré; puis, quand il estoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux declamateur.
Il cherche de grands mots, et vient icy se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le recuse aussi. » L'arbre estant pris pour juge,

Ce fut bien pis encore : il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluye et la fureur des vents ;
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs.
L'ombrage n'estoit pas le seul bien qu'il sceust faire :
Il courboit sous les fruits. Cependant, pour salaire,
Un rustre l'abattoit, c'estoit là son loyer,
Quoy que, pendant tout l'an liberal, il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne;
L'ombre l'esté; l'hyver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on sans prendre la cognée ?
De son tempérament, il eust encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eust convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là. »
Du sac et du serpent aussi-tost il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la beste.
On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense, ils se mettent en teste
Que tout est né pour eux, quadrupedes, et gens,
Et serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin ou bien se taire.

II

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortuë estoit, à la teste legere,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le païs,
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards à qui la commere
Communiqua ce beau dessin
Luy dirent qu'ils avoient de quoy la satisfaire :
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique,
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendoit guere
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortuë écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pelerine,
Dans la gueule en travers on luy passe un baston.
« Serrez bien, dirent-ils; gardez de lascher prise. »
Puis chaque canard prend ce baston par un bout.
La tortuë enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise

L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle! crioit-on. Venez voir dans les nuës
Passer la reine des tortues.
— La reine? Vrayment ouy; je la suis en effet;
Ne vous en moquez point.» Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose :
Car, laschant le baston en desserrant les dents,
Elle tombe, elle creve aux pieds des regardans.
Son indiscretion de sa perte fut cause.
Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble estroit parentage :
Ce sont enfans tous d'un lignage.

III

LES POISSONS ET LE CORMORAN

Il n'estoit point d'estang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eust mis à contribution.
Viviers et reservoirs luy payoient pension :
Sa cuisine alloit bien; mais, lors que le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La mesme cuisine alla mal.

Tout cormoran se sert de pourvoyeur luy-mesme.
Le nostre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ny filets ny rezeaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagême,
Luy fournit celuy-ci. Sur le bord d'un estang
Cormoran vit une ecrevisse.
« Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple; il faut qu'il perisse :
Le maistre de ce lieu dans huit jours peschera. »
L'ecrevisse en haste s'en va
Conter le cas : grande est l'émute.
On court, on s'assemble, on depute
A l'oiseau : « Seigneur cormoran,
D'où vous vient cet avis? quel est vostre garand?
Estes-vous seur de cette affaire?
N'y sçavez-vous remede, et qu'est-il bon de faire?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
— N'en soyez point en soin : je vous porteray tous
L'un après l'autre en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moy n'en connoist les chemins,
Il n'est demeure plus secrete.
Un vivier que nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera vostre république. »
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un aprés l'autre, fut porté

Sous ce rocher peu fréquenté.
Là cormoran le bon apostre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puis que l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? Toute panse
Me paroist une à cet égard;
Un jour plus tost, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande difference.

IV

L'ENFOUISSEUR ET SON COMPERE

Un pinsemaille avoit tant amassé
Qu'il ne sçavoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un depositaire :
Car il en vouloit un; et voicy sa raison :
« L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altere

Si je le laisse à la maison ;
Moy-mesme de mon bien je seray le larron. »
Le larron ! quoy ! joüir, c'est se voler soy-mesme !
Mon amy, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprend de moy cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le reserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquerir, le soin de conserver,
Ostent le prix à l'or, qu'on croit si necessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Nostre homme eust pû trouver des gens sûrs au besoin ;
Il aima mieux la terre, et, prenant son compere,
Celuy-cy l'aide ; ils vont enfoüir le tresor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le giste.
Soupçonnant à bon droit le compere, il va viste
Luy dire : « Apprestez-vous, car il me reste encor
Quelques deniers ; je veux les joindre à l'autre masse. »
Le compere aussi-tost va remettre en sa place
L'argent volé, pretendant bien
Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquast rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez luy, resolu de joüir,
Plus n'entasser, plus n'enfoüir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.
Il n'est pas mal-aisé de tromper un trompeur.

V

LE LOUP ET LES BERGERS

Un loup remply d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoy qu'il ne l'exerçast que par necessité,
Une reflexion profonde.
« Je suis hay, dit-il; et de qui? De chacun.
Le loup est l'ennemy commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte.
Jupiter est là haut étourdi de leurs cris;
C'est par là que de loups l'Angleterre est deserte :
On y mit nostre teste à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussi-tost sa mere ne menace.
Le tout pour un asne rogneux,
Pour un mouton pourry, pour quelque chien hargneux,
Dont j'auray passé mon envie.
Et bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie;
Paissons l'herbe, broutons; mourons de faim plustost.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle? »
Disant ces mots, il vid des bergers pour leur rost

Mangeans un agneau cuit en broche.
« Oh, oh ! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent. Voilà ses gardiens
S'en repaissans, eux et leurs chiens;
Et moy loup j'en feray scrupule?
Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule.
Thibaut l'agnelet passera
Sans qu'à la broche je le mette,
Et non seulement luy, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra. »
Ce loup avoit raison : est-il dit qu'on nous voye
Faire festin de toute proye,
Manger les animaux, et nous les reduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons?
Ils n'auront ny croc ny marmite?
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort.
Voulez-vous qu'il vive en hermite?

VI

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

« O Jupiter, qui sceus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,

Entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire, et mon rezeau
En seroit plein sans ce maudit oyseau :
Je l'ay tissu de matiere assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'araignée, autrefois tapissiere,
Et qui lors, estant filandiere,
Pretendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomele, attentive à sa proye,
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joye,
Que ses enfans gloutons, d'un bec toûjours ouvert,
D'un ton demy formé, begayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne, n'ayant plus
Que la teste et les pieds, artisans superflus,
Se vid elle-mesme enlevée.
L'hirondelle en passant emporta toile et tout,
Et l'animal pendant au bout.
Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la premiere; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

VII

LA PERDRIX ET LES COCS

Parmy de certains cocs incivils, peu galans,
Toûjours en noise et turbulens,
Une perdrix estoit nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces cocs, peuple à l'amour porté,
Luy faisoient esperer beaucoup d'honnesteté :
Ils feroient les honneurs de la mesnagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangere ayant peu de respec,
Luy donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée;
Mais, si-tost qu'elle eut vû cette troupe enragée
S'entrebattre elle-mesme et se percer les flancs,
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
Ne les accusons point ; plaignons plûtost ces gens.
Jupiter sur un seul modele
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de cocs et de perdrix.
S'il dependoit de moy, je passerois ma vie
En plus honneste compagnie.
Le maistre de ces lieux en ordonne autrement ;

Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des cocs et nous coupe les aisles :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »

VIII

LE CHIEN

A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES

« Qu'ay-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maistre ?
Le bel estat où me voicy !
Devant les autres chiens oseray-je parêtre?
O rois des animaux, ou plûtost leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles? »
Ainsi crioit Mouflar, jeune dogue; et les gens,
Peu touchez de ses cris douloureux et perçans,
Venoient de luy couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre; il vid avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car, estant de nature
A piller ses pareils, mainte mesaventure
L'auroit fait retourner chez luy
Avec cette partie en cent lieux alterée :
Chien hargneux a toûjours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autruy,

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maistre Mouflar armé d'un gorgerin,
Du reste, ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un loup n'eust sceu par où le prendre.

IX

LE BERGER ET LE ROY

Deux demons à leur gré partagent nostre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur estat et leur nom,
J'appelle l'un Amour et l'autre Ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire,
Car mesme elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir; mais mon but est de dire
Comme un roy fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siecle où nous sommes.
Ce roy vid un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du berger, de tres-notables sommes.
Le berger plut au roy par ces soins diligens.
« Tu merites, dit-il, d'estre pasteur de gens ;

Laisse là tes moutons, vien conduire des hommes.
Je te fais juge souverain. »
Voilà nostre berger la balance à la main.
Quoy qu'il n'eust gueres veu d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens : le reste vient ensuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'hermite son voisin accourut pour luy dire :
« Veillay-je, et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous favory ! vous grand ! Défiez-vous des rois :
Leur faveur est glissante, on s'y trompe ; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en amy. Craignez tout. » L'autre rit,
Et nostre hermite poursuivit :
« Voyez combien déja la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdy de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un foüet.
Le sien s'estoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuse avanture,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous? ô dieux !
« Jettez cet animal traistre et pernicieux, [dis-je.]
« Ce serpent. — C'est un foüet. — C'est un serpent, vous
« A me tant tourmenter quel interest m'oblige?
« Pretendez-vous garder ce tresor? — Pourquoy non?
« Mon foüet estoit usé ; j'en retrouve un fort bon

« Vous n'en parlez que par envie. »
L'aveugle enfin ne le crut pas;
Il en perdit bien-tost la vie.
L'animal dégourdy piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous predire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh! que me sçauroit-il arriver que la mort?
— Mille dégousts viendront », dit le prophete hermite.
Il en vint en effet; l'hermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge ainsi que son merite
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevez par ses arrests.
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le prince voulut voir ces richesses immenses :
Il ne trouva par tout que mediocrité,
Loüanges du desert et de la pauvreté;
C'estoient là ses magnificences.
« Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix.
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Luy-mesme ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre estant ouvert, on y vid des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
« Doux tresors, ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirastes sur vous l'envie et le mensonge,





LES POISSONS
ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE

Je vous reprens ; sortons de ces riches palais
Comme l'on sortiroit d'un songe.
Sire, pardonnez-moy cette exclamation.
J'avois preveu ma cheute en montant sur le faiste.
Je m'y suis trop complû ; mais qui n'a dans la teste
Un petit grain d'ambition ? »

X

LES POISSONS

ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE

Tyrcis, qui pour la seule Annette
Faisoit resonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zephire habitoit les campagnes fleuries.
Annette, cependant, à la ligne peschoit ;
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La bergere perdoit ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eust attiré des inhumaines,

Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta cecy : « Citoyens de cette onde,
Laissez vostre Nayade en sa grote profonde.
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle.
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :
Vous serez traitez doucement,
On n'en veut point à vostre vie :
Un vivier vous attend plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques-uns l'appast seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »
Ce discours eloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire estoit sourd aussi bien que muet.
Tyrcis eut beau prescher. Ses paroles miellées
S'en estant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris,
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergere.
O vous pasteurs d'humains, et non pas de brebis,
Rois qui croyez gagner par raisons les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout ;
Il y faut une autre maniere :
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

XI

LES DEUX PERROQUETS, LE ROY ET SON FILS

Deux perroquets, l'un pere et l'autre fils,
Du rost d'un roy faisoient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre pere,
De ces oyseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
Entre ces gens : les deux peres s'aimoient;
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoûtumoient,
Nourris ensemble et compagnons d'école.
C'estoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet :
Car l'enfant estoit prince, et son pere monarque.
Par le temperament que luy donna la Parque,
Il aimoit les oyseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des delices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se joüans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec,
S'attira de tels coups de bec

Que, demy mort et traisnant l'aisle,
On crut qu'il n'en pourroit guerir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie et se desespere.
Le tout en vain ; ses cris sont superflus :
L'oyseau parleur est déja dans la barque ;
Pour dire mieux, l'oyseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son pere s'en va fondre et luy creve les yeux.
Il se sauve aussi-tost, et choisit pour azile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,
Il gouste sa vengeance en lieu seur et tranquille.
Le roy luy-mesme y court, et dit pour l'attirer :
« Amy, reviens chez moy ; que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance et deüil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
Mon fils ! non ; c'est le sort qui du coup est l'autheur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le perroquet dit : « Sire roy,
Crois-tu qu'aprés un tel outrage
Je me doive fier à toy ?
Tu m'allegues le sort : pretens-tu par ta foy

Me leurrer de l'appast d'un profane langage?
Mais que la Providence ou bien que le destin
Regle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faiste de ce pin
Ou dans quelque forest profonde
J'acheveray mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'estre un juste sujet
De haine et de fureur. Je sçay que la vengeance
Est un morceau de roy, car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense :
Je le crois; cependant il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main et tes yeux.
Sire roy mon amy, va-t'en, tu perds ta peine;
Ne me parle point de retour;
L'absence est aussi bien un remede à la haine
Qu'un appareil contre l'amour. »

XII

LA LIONNE ET L'OURSE

Mere lionne avoit perdu son fan :
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement
Que toute la forest estoit importunée.
La nuit ny son obscurité,

Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrestoit les vacarmes.
Nul animal n'estoit du sommeil visité.
L'ourse enfin luy dit : « Ma commere,
Un mot sans plus. Tous les enfans
Qui sont passez entre vos dents
N'avoient-ils ny pere ny mere?
— Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos testes rompuës,
Si tant de meres se sont tuës,
Que ne vous taisez-vous aussi?
— Moy me taire? moy malheureuse!
Ah! j'ay perdu mon fils! Il me faudra traisner
Une vieillesse douloureuse.
— Dites-moy, qui vous force à vous y condamner?
— Helas! c'est le destin, qui me hait. » Ces paroles
Ont esté de tout temps en la bouche de tous.
Miserables humains, cecy s'adresse à vous :
Je n'entens resonner que des plaintes frivoles.
Quiconque en pareil cas se croit haï des cieux,
Qu'il considere Hecube : il rendra grace aux dieux.

XIII

LES DEUX AVANTURIERS
ET LE TALISMAN

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux.
Ce dieu n'a guere de rivaux :
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voicy pourtant un que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et luy trouverent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur avanturier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a veu nul chevalier errant,
Tu n'as qu'à passer ce torrent;
Puis, prenant dans tes bras un elephant de pierre
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au sommet de ce mont,
Qui menace les cieux de son superbe front.
L'un des deux chevaliers saigna du nez. « Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoy de l'elephant s'aller embarasser ?

Quelle ridicule entreprise!
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-estre quatre pas;
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne soit d'un elephant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un baston :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle avanture?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce sera quelque enigme à tromper un enfant.
C'est pourquoy je vous laisse avec vostre elephant. »
Le raisonneur party, l'avantureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ny profondeur ny violence
Ne purent l'arrester, et, selon l'écriteau,
Il vid son elephant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cry par l'elephant est aussi-tost jetté;
Le peuple aussi-tost sort en armes.
Tout autre avanturier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fuy. Celuy-cy, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie et mourir en heros.
Il fut tout étonné d'oüir cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roy mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fust, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint pere.

(Seroit-ce bien une misere
Que d'estre pape ou d'estre roy?)
On reconnut bien-tost son peu de bonne foy.
Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'executer
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

XIV

DISCOURS

A MONSIEUR LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

LES LAPINS

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roy de ces gens-là n'a pas moins de defaux
Que ses sujets, et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entens les esprits corps et paitris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affust, soit lors que la lumiere
Precipite ses traits dans l'humide sejour,
Soit lors que le soleil rentre dans sa carriere,
Et que, n'estant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olimpe,
Je foudroye à discretion
Un lapin qui n'y pensoit guere.
Je vois fuir aussi-tost toute la nation
Des lapins, qui sur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient et de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa seureté
Dans la soûterraine cité;
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanoüit bien-tost. Je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
Ne reconnoist-on pas en cela les humains?
Dispersez par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser quelle feste.
Les chiens du lieu, n'ayans en teste
Qu'un interest de gueule, à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passans
Jusqu'aux confins du territoire.
Un interest de biens, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'Estats, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous void tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jetter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractere :
Malheur à l'écrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gasteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toûjours les meilleurs. En cela j'ay pour guides
Tous les maistres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser.
Ainsi ce discours doit cesser.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pustes jamais écouter sans pudeur
La loüange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise,
Vous enfin dont à peine ay-je encore obtenu
Que vostre nom receust icy quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,

Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus feconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moy du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XV

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME,

LE PATRE ET LE FILS DE ROY

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échapez à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roy,
Reduits au sort de Bellizaire [1],
Demandoient aux passans de quoy
Pouvoir soulager leur misere.
De raconter quel sort les avoit assemblez,
Quoy que sous divers points tous quatre ils fussent nez,
C'est un recit de longue haleine.

---

1. Bellizaire estoit un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes graces de son maistre, tomba dans un tel point de misere qu'il demandoit l'aumosne sur les grands chemins.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur avanture passée,
Chacun fist de son mieux et s'appliquast au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajoûta-t-il, guerit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoy nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler : croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux testes couronnées
De l'esprit et de la raison,
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celuy-cy fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoüez aux bords de l'Amerique.
L'un, c'estoit le marchand, sçavoit l'arithmetique.
« A tant par mois, dit-il, j'en donneray leçon.
— J'enseigneray la politique »,
Reprit le fils de roy. Le noble poursuivit :
« Moy je sçais le blason ; j'en veux tenir école. »
Comme si devers l'Inde on eust eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole.
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien, mais quoy!
Le mois a trente jours. Jusqu'à cette échéance
Jeusnerons-nous, par vostre foy?
Vous me donnez une esperance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ay faim.

Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plûtost, sur quelle assûrance
Fondez-vous, dites-moy, le soûper d'aujourd'huy?
Avant tout autre, c'est celuy
Dont il s'agit : vostre science
Est courte là-dessus; ma main y supplêra. »
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois; il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empescha qu'un long jeusne à la fin ne fist tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.
Je conclus de cette avanture
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus seur et le plus prompt secours.





LIVRE ONZIÉME

I

LE LION

Sultan léopard autresfois
Eut, ce dit-on, par mainte aubeine,
Force bœufs dans ses prez, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forest prochaine.
Aprés les complimens et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier et bon politique.
« Tu crains, ce luy dit-il, lionceau mon voisin :
Son pere est mort, que peut-il faire?
Plains plûtost le pauvre orphelin.
Il a chez luy plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au destin

S'il garde ce qu'il a sans tenter de conqueste. »
Le renard dit, branlant la teste :
« Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié :
Il faut de celuy-cy conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Luy soit cruë et qu'il soit en estat de nous nuire :
N'y perdez pas un seul moment.
J'ay fait son horoscope : il croistra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis qui soit sur terre :
Taschez donc d'en estre, sinon
Taschez de l'affoiblir. » La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors, et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bestes, gens; tant qu'enfin
Le lionceau devient vray lion. Le tocsin
Sonne aussi-tost sur luy, l'alarme se promeine
De toutes parts, et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soûpir :
« Pourquoy l'irritez-vous? La chose est sans remede.
En vain nous appellons mille gens à nostre ayde.
Plus ils sont, plus il coûte; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliez vivans sur nostre bien.
Le lion en a trois qui ne luy coûtent rien :
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jettez-luy promptement sous la griffe un mouton;

S'il n'en est pas content, jettez-en davantage.
Joignez-y quelque bœuf : choisissez pour ce don
Tout le plus gras du pasturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal, et force États
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna ; tous y perdirent.
Quoy que fist ce monde ennemi,
Celuy qu'ils craignoient fut le maistre.
Proposez-vous d'avoir le lion pour ami
Si vous voulez le laisser craistre.

II

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAYNE

LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE
UN FILS DE JUPITER

Jupiter eut un fils qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien ; celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire

Des doux soins d'aimer et de plaire.
En luy l'amour et la raison
Devancerent le temps, dont les ailes legeres
N'amenent que trop tost, helas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olimpien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens delicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soûpirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit et d'autres dons des cieux
Que les enfans des autres dieux.
Il sembloit qu'il n'agist que par reminiscence,
Et qu'il eust autresfois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : « J'ay sceu conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribuë.
Sur cet enfant chery j'ay donc jetté la veuë.
C'est mon sang : tout est plein déja de ses autels.
Afin de meriter le rang des immortels,
Il faut qu'il sçache tout. » Le maistre du tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit :
Pour sçavoir tout l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
« Je veux, dit le dieu de la guerre,
Luy monstrer moy-mesme cet art

Par qui maints heros ont eu part
Aux honneurs de l'Olimpe et grossi cet empire.
— Je seray son maistre de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
— Et moy, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maistre à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissans sans cesse dans les cœurs.
Ennemy des molles delices,
Il apprendra de moy les sentiers peu battus
Qui meinent aux honneurs sur les pas des vertus. »
Quand ce vint au dieu de Cythere,
Il dit qu'il luy monstreroit tout.
L'Amour avoit raison : de quoy ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire?

III

LE FERMIER, LE CHIEN
ET LE RENARD

Le loup et le renard sont d'étranges voisins :
Je ne bastiray point autour de leur demeure.
Ce dernier guetoit à toute heure

Les poules d'un fermier, et, quoy que des plus fins,
Il n'avoit pû donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appetit, de l'autre le danger,
N'estoient pas au compere un embarras leger.
« Hé quoy! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moy?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre en paix chez soy
Vous fait argent de tout, convertit en monnoye
Ses chapons, sa poulaille; il en a mesme au croc.
Et moy maistre passé, quand j'attrape un vieux coc,
Je suis au comble de la joye!
Pourquoy sire Jupin m'a-t-il donc appellé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olimpe et du Stix, il en sera parlé. »
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit liberale en pavots :
Chacun estoit plongé dans un profond repos;
Le maistre du logis, les valets, le chien mesme,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vid un étalage
De corps sanglans et de carnage.
Peu s'en falut que le soleil

Ne rebroussast d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon, irrité contre le fier Atride,
Joncha son camp de morts : on vid presque détruit
L'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'ame impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste debris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulisse
Et les autheurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maistre ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
« Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dés l'abord du carnage?
— Que ne l'evitiez-vous? C'eust esté plûtost fait.
Si vous maistre et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moy chien, qui n'ay rien à la chose,
Sans aucun interest je perde le repos? »
Ce chien parloit tres-à-propos.
Son raisonnement pouvoit estre
Fort bon dans la bouche d'un maistre;
Mais, n'estant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien.
On vous sangla le pauvre drille.

Toy donc, qui que tu sois, ô pere de famille
(Et je ne t'ay jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autruy quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toy le dernier, et voy fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

IV

LE SONGE

D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vid en songe un vizir,
Aux champs Elisiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infiny, tant en prix qu'en durée;
Le mesme songeur vid en une autre contrée
Un hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié mesme les malheureux.
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts sembloit s'estre mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystere,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprete luy dit : « Ne vous étonnez point,

Vostre songe a du sens, et, si j'ay sur ce poinct
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain sejour,
Ce vizir quelquesfois cherchoit la solitude;
Cet hermite aux vizirs alloit faire sa cour.
Si j'osois ajoûter au mot de l'interprete,
J'inspirerois icy l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, presens du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrete,
Lieux que j'aimay toûjours, ne pourray-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
O qui m'arrestera sous vos sombres aziles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartez errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs differentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins, que les ruisseaux m'offrent de doux objets.
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormiray point sous de riches lambris;
Mais void-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de delices?
Je luy vouë au desert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'auray vescu sans soins et mourray sans remords.

V

LE LION, LE SINGE

ET LES DEUX ASNES

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour amener
Le singe, maistre és arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le regent
Fut celle-cy : « Grand roy, pour regner sagement,
Il faut que tout prince prefere
Le zele de l'Estat à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour propre : car c'est le pere,
C'est l'autheur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout poinct ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir moderer cet amour.
Par là vostre personne auguste
N'admettra jamais rien en soy
De ridicule ny d'injuste.
— Donne-moy, repartit le roy,

Des exemples de l'un et l'autre.
— Toute espece, dit le docteur
(Et je commence par la nostre),
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils : car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soy-même.
De tout ce que dessus j'argumente tres-bien
Qu'icy bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux sceu des ignorans que des gens de sçavoir.
L'autre jour, suivant à la trace
Deux asnes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se loüoient tour à tour, comme c'est la maniere,
J'oüis que l'un des deux disoit à son confrere :
« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
« L'homme, cet animal si parfait? Il profâne
« Nostre auguste nom, traitant d'asne
« Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot.
« Il abuse encore d'un mot,
« Et traite nostre rire et nos discours de braire.
« Les humains sont plaisans de pretendre exceller
« Par dessus nous! Non, non ; c'est à vous de parler,
« A leurs orateurs de se taire.
« Voylà les vrays braillards. Mais laissons là ces gens ;

« Vous m'entendez, je vous entends :
« Il suffit ; et quant aux merveilles
« Dont vostre divin chant vient frapper les oreilles,
« Philomele est au prix novice dans cet art :
« Vous surpassez Lambert. » L'autre baudet repart :
« Seigneur, j'admire en vous des qualitez pareilles. »
Ces asnes, non contens de s'estre ainsi gratez,
S'en allerent dans les citez
L'un l'autre se prosner. Chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Pretendant que l'honneur en reviendroit sur luy.
J'en connois beaucoup aujourd'huy,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrez,
Qui changeroient entre eux les simples Excellences,
S'ils osoient, en des Majestez.
J'en dis peut-estre plus qu'il ne faut, et suppose
Que Vostre Majesté gardera le secret.
Elle avoit soûhaité d'apprendre quelque trait
Qui luy fist voir, entre autre chose,
L'amour propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. »
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas sceu dire
S'il traita l'autre poinct, car il est delicat ;
Et nostre maistre és arts, qui n'estoit pas un fat,
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

VI

LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un poinct :
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autruy,
N'en sçait-il pas autant que luy ?
Je crois qu'il en sçait plus, et j'oserois peut-estre
Avec quelque raison contredire mon maistre.
Voicy pourtant un cas où tout l'honneur échût
A l'hoste des terriers. Un soir il apperceut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Luy parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide element.
Nostre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celuy qu'au haut de la machin
L'autre seau tenoit suspendu.
Voylà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter si quelque autre affamé,
De la mesme image charmé

Et succedant à sa misere,
Par le mesme chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'estoient passez sans qu'aucun vinst au puits;
Le temps, qui toûjours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard estoit desesperé.
Compere loup, le gosier alteré,
Passe par là; l'autre dit : « Camarade,
Je vous veux regaler; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait,
La vache Io donna le laict.
Jupiter, s'il estoit malade,
Reprendroit l'appetit en tastant d'un tel mets.
J'en ay mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pasture.
Descendez dans un seau que j'ay là mis exprés. »
Bien qu'au moins mal qu'il pust il ajustast l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire.
Il descend, et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maistre renard.
Ne nous en mocquons point : nous nous laissons seduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il desire.

VII

LE PAÏSAN DU DANUBE

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
        Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance ;
        J'ay, pour le fonder à present,
Le bon Socrate, Esope, et certain païsan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
        Nous fait un portrait fort fidele.
On connoist les premiers ; quant à l'autre, voicy
        Le personnage en racourcy.
Son menton nourrissoit une barbe touffuë,
        Toute sa personne veluë
Representoit un ours, mais un ours mal leché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre ;
        Portoit sayon de poil de chevre,
        Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi basty fut deputé des villes
Que lave le Danube : il n'estoit point d'aziles
        Où l'avarice des Romains
Ne penetrast alors et ne portast les mains.
Le deputé vint donc, et fit cette harangue :

« Romains, et vous, senat, assis pour m'écoûter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :
Veüillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive estre repris !
Sans leur ayde, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice.
Faute d'y recourir, on viole leurs lois,
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de nostre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misere,
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance severe,
Il ne vous fasse, en sa colere,
Nos esclaves à vostre tour.
Et pourquoy sommes-nous les vostres ? Qu'on me die
En quoy vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maistres de l'univers ?
Pourquoy venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Estoient propres aux arts ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage ;
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-estre en vostre place ils auroient la puissance,
Et sçauroient en user sans inhumanité.

Celle que vos preteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle mesme en est offensée :
Car sçachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes;
Nous quittons les citez, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos cheres compagnes;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragez de mettre au jour des malheureux
Et de peupler pour Rome un païs qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déja nez,
Nous soûhaitons de voir leurs jours bientost bornez :
Vos preteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ay veu dans Rome à mon abord :
N'a-t-on point de present à faire,

Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espere
Quelque refuge aux loix : encor leur ministere
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincere. »
A ces mots, il se couche, et chacun, étonné,
Admire le grand cœur, le bon sens, l'eloquence,
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice, et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours meritoit. On choisit
D'autres preteurs, et par écrit
Le senat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modele aux parleurs à venir.
On ne sceut pas long temps à Rome
Cette eloquence entretenir.

VIII

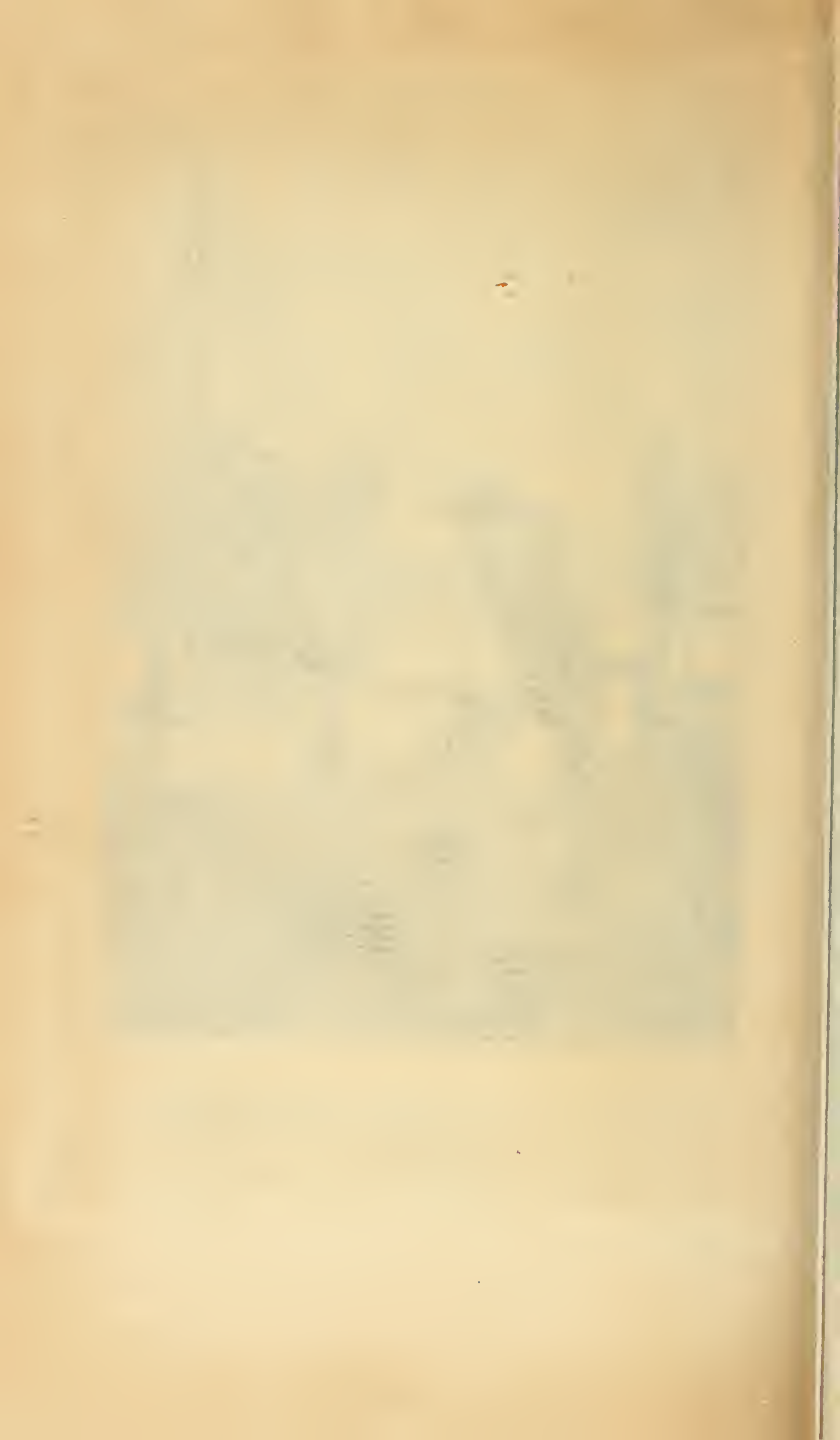
LE VIEILLARD

ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogenaire plantoit.
« Passe encor de bastir ; mais planter à cet âge ! »
Disoient trois jouvenceaux, enfans du voisinage :



LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES



Assurément il radotoit.
« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruict de ce labeur pouvez-vous recüeillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoy bon charger vostre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez desormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous mesmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blesmes
De vos jours et des miens se jouë également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartez de la voûte azurée
Doit joüir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autruy?
Cela mesme est un fruict que je gouste aujourd'huy ;
J'en puis joüir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dés le port allant à l'Amerique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignitez,
Dans les emplois de Mars servant la république,

Par un coup impreveu vid ses jours emportez;
Le troisiéme tomba d'un arbre
Que luy-mesme il voulut enter;
Et, pleurez du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

IX

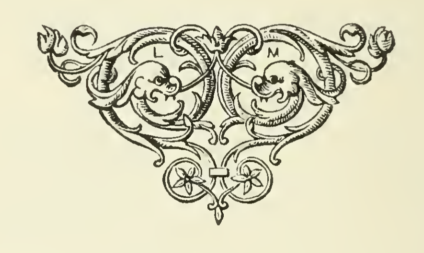
LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Écoûtez un bon mot, oyez une merveille. »
Sçavez-vous si les écoûtans
En feront une estime à la vostre pareille?
Voicy pourtant un cas qui peut estre excepté.
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que veritable.
On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oyseau qu'Atropos prend pour son interprete.
Dans son tronc caverneux et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitans,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.

L'oyseau les nourrissoit parmi des tas de bled,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oyseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps aux souris le compagnon chassa.
Les premieres qu'il prit du logis échapées,
Pour y remedier le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite, et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
        Aujourd'huy l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prevoyance alloit aussi loin que la nostre ;
        Elle alloit jusqu'à leur porter
        Vivres et grains pour subsister.
        Puis, qu'un cartesien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine!
        Quel ressort luy pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en muë?
        Si ce n'est pas là raisonner,
        La raison m'est chose inconnuë.
        Voyez que d'argumens il fit :
        « Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussi-tost qu'on le hape.
Tout : il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir soin
        De le nourrir sans qu'il échape.
Mais comment? Ostons-luy les pieds. » Or trouvez-moy
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.

Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par vostre foy?

Cecy n'est point une fable, et la chose, quoyque merveilleuse et presque incroyable, est veritablement arrivée. J'ay peut-estre porté trop loin la prevoyance de ce hibou, car je ne pretends pas établir dans les bestes un progrés de raisonnement tel que celuy-cy; mais ces exagerations sont permises à la poësie, sur tout dans la maniere d'écrire dont je me sers.





ÉPILOGUE

C'EST *ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,*
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'estres empruntans la voix de la nature.
Trucheman de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus eloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,
J'ay du moins ouvert le chemin;
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise;
Donnez mainte leçon que j'ay sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoy vous occuper :
Pendant le doux employ de ma Muse innocente,
Loüis dompte l'Europe, et, d'une main puissante,

Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formez un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque.





LIVRE DOUZIÉME

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE

Monseigneur,

Je *ne puis employer pour mes Fables de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchez de ce qui les environne avec le plus d'éclat, tout cela, joint au devoir de vous obeïr et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage*

dont l'original a esté l'admiration de tous les siecles aussi-bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable et où vous avez jetté des graces qui ont esté admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ny Apollon, ny les Muses, ny aucune des divinitez du Parnasse. Elles se rencontrent toutes dans les presens que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoy vous joignez déja celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Ésope sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'evenemens et de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'histoire, où on ne flate personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les animaux sont les precepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moy le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous

connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons generaux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au merite des actions. Je ne suis pas d'un âge à esperer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouveray dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix, qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la moderation que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquerant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que

ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant et tres-fidele serviteur,

DE LA FONTAINE.





I

LES COMPAGNONS D'ULYSSE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces presens de ma muse;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse :
Mon esprit diminuë, au lieu qu'à chaque instant
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il semble avoir des aîles.
Le heros dont il tient des qualitez si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant;
Il ne tient pas à luy que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carriere de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est nôtre souverain,
Luy qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors necessaire :
Peut-être elle seroit aujourd'hui temeraire.
Je m'en tais; aussi-bien les Ris et les Amours

Ne sont pas soupçonnez d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux vôtre cour se compose.
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'aprés tout
D'autres divinitez n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y reglent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
        Imprudens et peu circonspects,
        S'abandonnerent à des charmes
Qui metamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, aprés dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
        Ils aborderent un rivage
        Où la fille du dieu du jour,
        Circé, tenoit alors sa cour.
        Elle leur fit prendre un breuvage
Delicieux, mais plein d'un funeste poison.
        D'abord ils perdent la raison :
Quelques momens aprés, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux differens.
Les voilà devenus ours, lions, elephans :
        Les uns sous une masse enorme,
        Les autres sous une autre forme ;
Il s'en vid de petits, *exemplum ut talpa.*
        Le seul Ulysse en échappa.
Il sçut se défier de la liqueur traîtresse.
        Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un heros et le doux entretien,

Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu different du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-cy déclara sa flame.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendroit à ces Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse coupe
A son remede encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déja la parole. »
Le lion dit, pensant rugir :
« Je n'ay pas la tète si folle.
Moy, renoncer aux dons que je viens d'acquerir?
J'ay griffe et dent, et mets en pieces qui m'attaque;
Je suis roy : deviendray-je un citadin d'Itaque?
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours : « Eh! mon frere,
Comme te voilà fait! Je t'ai vû si joly!
— Ah! vraiment, nous y voicy,
Reprit l'ours à sa maniere.
Comme me voilà fait! Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Te déplais-je? Va-t'en, sui ta route et me laisse :
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse,
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire;
Il luy dit, au hazard d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergere
Conte aux echos les appetits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vû sauver sa bergerie :
Tu menois une honneste vie.
Quitte ces bois, et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
— En est-il? dit le loup. Pour moy, je n'en voy guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere :
Toy qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas sans moy
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foy,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien consideré, je te soûtiens, en somme,
Que, scelerat pour scelerat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme.
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce;
Chacun d'eux fit même réponce,

Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appetit,
C'étoit leurs delices suprêmes :
Tous renonçoient au lôs des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, suivans leurs passions:
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.
Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts
Ils ont force pareils en ce bas univers :
Gens à qui j'impose pour peine
Vôtre censure et vôtre haine.

II

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Un chat contemporain d'un fort jeune moineau
Fut logé prés de lui dés l'âge du berceau ;
La cage et le panier avoient mêmes penates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :

L'un s'escrimoit du bec, l'autre joüoit des pates.
Ce dernier toutefois épargnoit son amy,
Ne le corrigeant qu'à demy :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa ferule.
Le passereau, moins circonspec,
Luy donnoit force coups de bec.
En sage et discrete personne,
Maître chat excusoit ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un couroux serieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dés leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vray combat le jeu ne se tournoit;
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du petulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;
Et Raton de prendre party.
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'insulter ainsi nôtre amy!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre?
Non, de par tous les chats. » Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et delicat. »
Cette reflexion fit aussi croquer l'autre.
Quelle morale puis-je inferer de ce fait?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait.

J'en croy voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvez :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse ;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III

DU THESAURISEUR ET DU SINGE

Un homme accumuloit. On sçait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celuy-cy ne songeoit que ducas et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour seureté de son tresor,
Nôtre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moy fort petite,
Et selon luy fort grande, il entassoit toûjours.
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant, comme à la tâche,
Car il trouvoit toûjours du mécompte à son fait :
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jettoit quelque doublon toûjours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.

La chambre, bien cadenacée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour Dom-Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moy, lors que je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sçay bonnement ausquels donner le prix.
Dom-Bertrand gagneroit prés de certains esprits;
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose;
Éprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de metail qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin
Et couru la même avanture.
Il les auroit fait tous voler, jusqu'au dernier,
Dans le goufre enrichy par maint et maint naufrage.
Dieu veüille preserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage.

IV

LES DEUX CHEVRES

Dés que les chevres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune ; elles vont en voïage
Vers les endroits du pâturage
Les moins frequentez des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en precipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices ;
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chevres donc, s'emancipant,
Toutes deux ayant pate blanche,
Quitterent les bas prez, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche :
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont ;
D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir avec Loüis le Grand
Philippes Quatre qui s'avance

Dans l'isle de la Conference.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos avanturieres,
Qui, toutes deux étant fort fieres,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre ceder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une certaine chevre au merite sans pair
Dont Polypheme fit present à Galatée,
Et l'autre la chevre Amalthée,
Par qui fut nourry Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune;
Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée « le Chat et la Souris »

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composeray-je une fable nommée
Le Chat et la Souris?

Dois-je representer dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se joüant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le chat de la souris?

Prendray-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne luy convient mieux, et c'est chose commune
Que de luy voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduiray-je un roy qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roy qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissans, quand il luy plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ay pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs recits.
Le jeune prince alors se joûroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

V

LE VIEUX CHAT

ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune souris de peu d'experience
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clemence,
Et payant de raisons le Raminagrobis :
« Laissez-moy vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à vôtre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris;
Une noix me rend toute ronde.
A present je suis maigre ; attendez quelque temps:
Reservez ce repas à messieurs vos enfans. »
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre luy dit : « Tu t'es trompée.

Est-ce à moy que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat et vieux, pardonner? Cela n'arrive gueres.
Selon ces loix, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas
Haranguer les Sœurs filandieres.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole; et, pour ma fable,
Voicy le sens moral qui peut y convenir :
La jeunesse se flate et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable.

VI

LE CERF MALADE

En païs plein de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
« Eh! Messieurs, laissez-moy mourir.
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expedie, et finissez vos pleurs. »
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquitterent ;
Quand il plut à Dieu s'en allerent.

Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup;
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal il tomba dans un pire
Et se vid reduit, à la fin,
A jeûner et mourir de faim.
Il en coûte à qui vous reclame,
Medecins du corps et de l'ame.
O temps, ô mœurs! J'ay beau crier,
Tout le monde se fait payer.

VII

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD

Le buisson, le canard et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur païs
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agens,
Non moins soigneux qu'intelligens,
Des registres exacts de mise et de recette.

Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils, et fort étroits,
Et de trajet tres-difficile,
Alla tout embalée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Nôtre trio poussa maint regret inutile,
Ou plûtôt il n'en poussa point.
Le plus petit marchand est sçavant sur ce poinct;
Pour sauver son credit, il faut cacher sa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient soufferte
Ne put se reparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans credit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse,
Et le sort principal, et les gros interêts,
Et les sergens, et les procez,
Et le créancier à la porte,
Dés devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passans à tous coups.
« Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises. »
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :

Suivy de sergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.
Je connois maint detteur, qui n'est ny souris-chauve,
Ny buisson, ny canard, ny dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

VIII

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS

ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS

La discorde a toûjours regné dans l'univers;
Nôtre monde en fournit mille exemples divers;
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les elemens :
Vous serez étonnez de voir qu'à tous momens
Ils seront appointez contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre eternelle!
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solemnelle,

Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant reglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du foüet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Edifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os par preference à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre party s'en vint tout forcené
Representer un tel outrage.
J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gesine.
Quoy qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine;
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un reglement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il faloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent.
Dans un coin, où d'abord leurs agens les cacherent,
Les souris enfin les mangerent.
Autre procés nouveau : le peuple souriquois
En pâtit. Maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.
J'en reviens à mon dire. On ne void sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,

Qui n'ait son opposé : c'est la loy de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sçay pas plus.
    Ce que je sçay, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien plus des trois quarts du tems.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
        Renvoyer chez les barbacoles.

IX

LE LOUP ET LE RENARD

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudroit bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,

Pendant que, sous mes cheveux blancs,
Je fabrique à force de tems
Des vers moins sensez que sa prose.

Les traits dans sa fable semez
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ny tous, ny si bien exprimez.
Sa loüange en est plus complete.

De la chanter sur la muzette
C'est mon talent; mais je m'attens
Que mon heros dans peu de tems
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophete,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres;
Et ce tems-cy n'en produit gueres.
Laissant à part tous ces mysteres,
Essayons de conter la fable avec succez.

Le renard dit au loup : « Nôtre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets;
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chere avec moins de hazard.
J'approche des maisons, tu te tiens à l'écart.
Apprens-moy ton métier, camarade, de grace;

Rens-moy le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le loup. Il m'est mort un mien frere;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint, et le loup dit : « Voicy comme il faut faire
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »
Le renard, ayant mis la peau,
Repetoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville;
Meres, brus et vieillards au temple couroient tous.
L'ost au peuple bêlant crut voir cinquante loups.
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là,
Il entendit chanter un coq du voisinage;
Le disciple aussi-tôt droit au coq s'en alla,
Jettant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le regent,
Et courant d'un pas diligent.
Que sert-il qu'on se contrefasse?
Pretendre ainsi changer est une illusion :

L'on reprend sa premiere trace
A la premiere occasion.

De vôtre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

X

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots ; c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un poinct directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.
Je pourrois l'appliquer à certain conquerant
Qui tout seul deconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher ;
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher.

Le torrent, à la fin, devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à nôtre fable.
Mere écrevisse un jour à sa fille disoit :
« Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit?
— Et comme vous allez vous-même ! dit la fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ? »
Elle avoit raison ; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots :
Beaucoup plus de ceux-cy. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la methode en est bonne,
Sur tout au métier de Bellone ;
Mais il faut le faire à propos.

XI

L'AIGLE ET LA PIE

L'aigle reine des airs, avec Margot la pie,
Differentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.

Le hazard les assemble en un coin détourné.
L'agasse eut peur; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et luy dit : « Allons de compagnie.
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
        Luy qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moy qu'on sçait qui le sers.
Entretenez-moy donc, et sans ceremonie. »
Caquet Bon-bec alors de jaser au plus drû
Sur cecy, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace
Disant le bien, le mal, à travers champ, n'eût sçû
Ce qu'en fait de babil y sçavoit nôtre agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
        Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sçait. Son offre ayant déplu,
        L'aigle lui dit tout en colere :
        « Ne quittez point vôtre sejour,
Caquet Bon-bec, ma mie; adieu. Je n'ay que faire
        D'une babillarde à ma cour :
        C'est un fort méchant caractere. »
        Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux,
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout different, s'y rendent odieux,
Quoy qu'ainsi que la pie il faille dans ces lieux
        Porter habit de deux paroisses.

XII

LE MILAN, LE ROY ET LE CHASSEUR

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est vôtre avis. On sçait que le courroux
S'éteint en vôtre cœur si-tôt qu'on l'y void naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins heros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui comme en l'âge d'or font cent biens icy-bas.
Peu de grands sont nez tels en cet âge où nous sommes;
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes genereux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Pretend y celebrer vôtre nom sur sa lire.
Je sçay qu'on vous attend dans le palais des dieux;
Un siecle de sejour doit icy vous suffire.
Hymen veut sejourner tout un siecle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la princesse et vous n'en meritez pas moins:
J'en prens ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prens les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses presens,
De qualitez qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ces graces assaisonne.
Le Ciel joignit, en sa personne,
Ce qui sçait se faire estimer
A ce qui sçait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler vôtre joie.
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement presenté,
Si ce conte n'est apocriphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
Quoy! sur le nez du roy? Du roy même en personne.
Il n'avoit donc alors ny sceptre ny couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.

Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissans.
Le roy n'éclata point : les cris sont indecens
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste. On ne put seulement
Hâter son depart d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Luy presente le leurre, et le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roy, qui dit : « Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a crû regaler.
Ils se sont acquittez tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois.
Pour moy, qui sçay comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élevent de tels faits par eux si mal suivis.
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modelle ;
Et le veneur l'échapa belle,
Coupable seulement, tant luy que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait prés du Gange arriver l'avanture.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le roy même feroit scrupule d'y toucher.
« Sçavons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un heros
Des plus hupez et des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore;
Nous croyons, aprés Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons :
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles,
Ayant dans les airs leurs familles. »

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voicy l'autre maniere.
Un certain fauconnier, ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guere),
En voulut au roy faire un don
Comme de chose singuliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans.
C'est le *Non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zele, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des presens
Il croyoit sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette,

Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier
Prend le nez du chasseur, hape le pauvre sire.
Luy de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moy,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foy,
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrois un roy
Bien malheureux s'il n'osoit rire.
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourci,
Jupiter, et le peuple immortel, rit aussi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, luy vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ay changé mon sujet avec juste raison :
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'avanture fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vû de tout tems
Plus de sots fauconniers que de rois indulgens.

XIII

LE RENARD, LES MOUCHES
ET LE HERISSON

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite aîlé
Que nous avons mouche appellé.
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel poinct le voulût affliger
Et le fist aux mouches manger.
« Quoy! se jetter sur moy, sur moy le plus habile
De tous les hôtes des forèts?
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queuë? est-ce un poids inutile?
Va! le Ciel te confonde, animal importun.
Que ne vis-tu sur le commun! »
Un herisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le delivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.

— Garde-t'en bien, dit l'autre; amy, ne le fais pas;
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont saouls : une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moy, plus âpre et plus cruelle. »
Nous ne trouvons que trop de mangeurs icy-bas :
Ceux-cy sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Sur tout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

XIV

L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystere dans l'amour,
Ses fléches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne pretends donc point tout expliquer icy.
Mon but est seulement de dire à ma maniere
Comment l'aveugle que voicy
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumiere;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien;
J'en fais juge un amant, et ne decide rien.



L'AMOUR ET LA FOLIE

(Livre XII Fable XIV)



La Folie et l'Amour joüoient un jour ensemble.
Celuy-cy n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle luy donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Venus en demande vengeance.
Femme et mere, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Nemesis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle representa l'enormité du cas.
Son fils sans un bâton ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi reparé.
Quand on eut bien consideré
L'interêt du public, celuy de la partie,
Le resultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

———

XV

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT

A MADAME DE LA SABLIERE

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût finy qu'avecque l'univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
Palais sacré de la déesse Iris;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages,
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru.
Là tout l'Olympe en pompe eût été vû
Plaçant Iris sous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matiere,
Mais peu feconde en ces evenemens

Qui des États font les renversemens.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son soûris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agremens, à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
Et des heros, des demy-dieux encore,
Même des dieux; ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les tresors, quoy qu'imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment,
Pour ses amis, et non point autrement;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne se peut pas comme on veut exprimer.
O vous, Iris, qui sçavez tout charmer,
Qui sçavez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soy-même
(Cecy soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banny de vôtre cour;
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Acheve un jour cette ébauche confuse.
J'en ay placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple recit
Peut quelque temps amuser vôtre esprit.

Non que cecy se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roy qui ne sçait point aimer ;
C'est un mortel qui sçait mettre sa vie
Pour son amy. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux vivans de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortuë,
Vivoient ensemble unis; douce societé.
Le choix d'une demeure aux humains inconnuë
Assuroit leur felicité.
Mais quoy! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des deserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'eviterez point ses embûches secretes.
La gazelle s'alloit ébatre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit, et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'huy que trois conviez?
La gazelle déja nous a-t-elle oubliez? »
A ces paroles, la tortuë
S'écrie, et dit : « Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'aîles pourvuë,
Tout de ce pas je m'en irois

Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident, tient arrêtée
Nôtre compagne au pied leger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger. »
Le corbeau part à tire d'aîle.
Il apperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piege et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de luy demander quand, pourquoy ny comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport, les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
« L'autre, dit le corbeau, gardera le logis.
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle?
Aprés la mort de la gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chere et fidele compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortuë y voulut courir.
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la necessité de porter sa maison.

Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joye.
Le chasseur vient, et dit : « Qui m'a ravy ma proye? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle;
Et le chasseur, à demy fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la tortuë, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraye?
Je veux qu'à mon soupé celle-ci me défraye. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averty la chevrette.
Celle-cy, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se presenter.
L'homme de suivre, et de jetter
Tout ce qui luy pesoit, si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opere et travaille
Qu'il delivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le soupé du chasseur.
Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois pour vous plaire un ouvrage aussi long
Que l'*Iliade* ou l'*Odyssée*.
Rongemaille feroit le principal heros,
Quoy qu'à vray dire icy chacun soit necessaire.
Portemaison l'infante y tient de tels propos
Que monsieur du Corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.

La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.

XVI

LA FOREST ET LE BUCHERON

Un bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa coignée.
Cette perte ne put si-tôt se reparer
Que la forest n'en fût quelque tems épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De luy laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente forest luy fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le miserable ne s'en sert
Qu'à dépoüiller sa bienfaitrice

De ses principaux ornemens.
Elle gemit à tous momens :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs;
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler; mais que de doux ombrages
Soient exposez à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Helas! j'ay beau crier et me rendre incommode :
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

XVII

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL

Un renard jeune encor, quoique des plus madrez,
Vid le premier cheval qu'il eût vû de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez :
Un animal paît dans nos prez,
Beau, grand; j'en ay la vuë encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant.

Fais-moy son portrait, je te prie.
— Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sçait-on? Peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie. »
Ils vont, et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'étoit dépourvû de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa sur son peu de sçavoir.
« Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le loup, par ce discours flaté,
S'approcha; mais sa vanité
Luy coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup, et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté.
« Frere, dit le renard, cecy nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie. »

XVIII

LE RENARD
ET LES POULETS D'INDE

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide, ayant fait tout le tour du rempart
Et vû chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoy! ces gens se mocqueront de moy!
Eux seuls seront exemts de la commune loy!
Non, par tous les dieux, non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit contre le sire
Vouloir favoriser la dindonniere gent.
Luy, qui n'étoit novice au métier d'assiegeant,
Eut recours à son sac de ruses scelerates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Harlequin n'eût executé
Tant de differens personnages.
Il élevoit sa queuë, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoy nul dindon n'eût osé sommeiller :
L'ennemy les lassoit, en leur tenant la vuë
Sur même objet toûjours tenduë.

Les pauvres gens étant à la longue éblouïs,
Toûjours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part. Prés de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.
Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

XIX

LE SINGE

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit : la pauvre dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte ;
Il éclate en cris superflus :
Le pere en rit ; sa femme est morte.
Il a déja d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toûjours.
Il hante la taverne, et souvent il s'enyvre.
N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre.
La pire espece, c'est l'auteur.

XX

LE PHILOSOPHE SCITHE

Un philosophe austere, et né dans la Scithie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voïagea chez les Grecs, et vid en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautez d'un jardin.
Le Scithe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit cecy, cela,
        Corrigeant par tout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
        Le Scithe alors luy demanda
Pourquoy cette ruine. Étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans?
« Quittez-moy vôtre serpe, instrument de dommage;
        Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et, l'abatant,
        Le reste en profite d'autant. »
Le Scithe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;

Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez luy les branches les plus belles;
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ny saison,
Lunes ny vieilles ny nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scithe exprime bien
Un indiscret stoïcien.
Celuy-cy retranche de l'ame
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moy, je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort :
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

XXI

L'ELEPHANT

ET LE SINGE DE JUPITER

Autrefois l'elephant et le rinoceros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire

Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussi-tôt l'elephant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver Sa Grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maistre Gille, et le trouve un peu lent
A luy presenter sa créance.
Maistre Gille enfin en passant
Va saluer Son Excellence.
L'autre étoit preparé sur la legation;
Mais pas un mot : l'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien élephant?
Il se vid donc reduit à commencer luy-même.
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son trône suprême.
Toute sa cour verra beau jeu.
— Quel combat? » dit le singe avec un front severe.
L'elephant repartit : « Quoy! vous ne sçavez pas
Que le rinoceros me dispute le pas;
Qu'Elephantide a guerre avecque Rinocere?
Vous connoissez ces lieux : ils ont quelque renom.
— Vraiment, je suis ravy d'en apprendre le nom,
Repartit maistre Gille; on ne s'entretient guere

De semblables sujets dans nos vastes lambris. »
L'elephant, honteux et surpris,
Luy dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout ; et quant à vôtre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux.
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

XXII

UN FOU ET UN SAGE

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et luy dit : « Mon amy,
C'est fort bien fait à toy ; reçoy cet écu-cy :
Tu fatigues assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Voy cet homme qui passe ; il a de quoy payer :
Adresse-luy tes dons, ils auront leur salaire. »
Amorcé par le gain, nôtre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe nôtre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour reprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'addresser à qui peut se vanger.

XXIII

LE RENARD ANGLOIS

A MADAME HARVEY

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualitez trop longues à deduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux.
Tout cela meritoit un eloge pompeux;
Il en eût été moins selon vôtre genie :
La pompe vous déplaît, l'eloge vous ennuie.
J'ay donc fait celuy-cy court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de vôtre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément;
Leur esprit en cela suit leur temperamment.
Creusant dans les sujets, et forts d'experiences,
Ils étendent par tout l'empire des sciences.
Je ne dis point cecy pour vous faire ma cour.
Vos gens à penetrer l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur sejour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins. Je m'en vais le prouver
Par un d'eux qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginez.
Le scelerat, reduit en un peril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa prés d'un patibulaire.
Là des animaux ravissans,
Blereaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passans.
Leur confrere aux abois entre ces morts s'arrange.
Je croy voir Annibal qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sçait en vieux renard s'échaper de leurs mains.
Les clefs de meute, parvenuës
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nuës.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.

Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. » Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà nôtre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret ce coup y laissa ses houzeaux,
Tant il est vray qu'il faut changer de stratagême.
Le chasseur, pour trouver sa propre seureté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.
Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur vôtre sujet;
Tout long éloge est un projet
Trop abondant pour ma lire :
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers
Et se font écouter des nations étranges.
Vôtre prince vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de loüanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse :
C'est peu de chose; elle est confuse

De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirez de l'isle de Cythere?
Vous voyez par là que j'entens
Mazarin, des amours déesse tutelaire.

XXIV

DAPHNIS ET ALCIMADURE

(Imitation de Theocrite.)

A MADAME DE LA MESANGERE

Aimable fille d'une mere
A qui seule aujourd'huy mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette preface
Je ne partage entr'elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ay le secret de rendre exquis et doux.
Je vous diray donc... Mais tout dire

Ce seroit trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lire,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je loûrai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit ;
Vous n'auriez en cela ny maître, ny maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'eloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines : si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses,
Il les dit mieux que je ne fais.
Aussi sçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir ;
On l'appeloit Alcimadure,
Fier et farouche objet, toûjours courant aux bois,
Toûjours sautant aux prez, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres loix
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ny le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne luy fut accordé par ce cœur inhumain.

Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir;
Le desespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Helas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna luy faire ouvrir
Cette maison fatale, où parmi ses compagnes
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les tresors des jardins et des vertes campagnes.
« J'esperois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon pere, aprés ma mort, et je l'en ay chargé,
Doit mettre à vos pieds l'heritage
Que vôtre cœur a negligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où vôtre image se contemple,
Renouvellans de fleurs l'autel à tout moment.
J'auray prés de ce temple un simple monument ;
On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toy ;
Pleure, et dy : « Celuy-cy succomba sous la loy
De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint ;
Il auroit poursuivy, la douleur le prevint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
Elle insulta toûjours au fils de Citherée,
Menant, dés ce soir même, au mépris de ses loix,
Ses compagnes danser autour de sa statuë.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids.
Une voix sortit de la nuë ;
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à present, l'insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descenduë
Fremit, et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erebe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

XXV

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER
ET LE SOLITAIRE

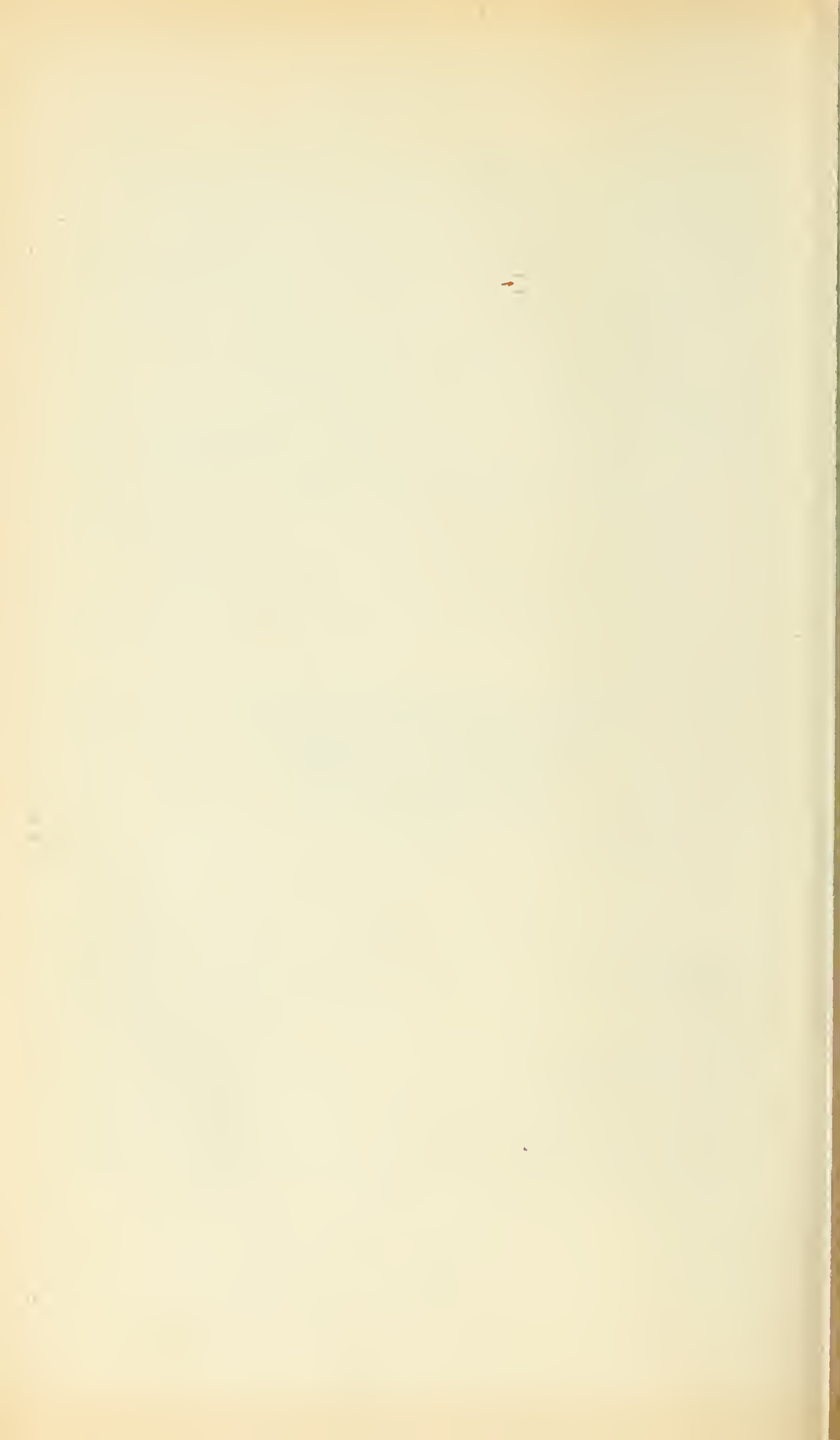
Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portez d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.

Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrens
Crurent pouvoir choisir des sentiers differens.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en appanage on voit aux procés attachez,
S'offrit de les juger sans recompense aucune,
Peu soigneux d'établir icy-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des loix, l'homme, pour ses pechez,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié? Les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guerir cette folle et detestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le louë, et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je prefere aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier,
Chagrins, impatiens, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier;
Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva reduit l'appointeur de debats.
Aucun n'étoit content ; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,

Affligez et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, prés d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, luy demandent conseil.
« Il faut, dit leur amy, le prendre de soy-même.
Qui mieux que vous sçait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-cy : comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes freres, dit le saint, laissez-la reposer :
Vous verrez alors vôtre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au desert. »
Ainsi parla le solitaire.
Il fut crû, l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un employ ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des medecins, il faut des avocats.
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,

Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siecles à venir!
Je la presente aux rois, je la propose aux sages :
Par où sçaurois-je mieux finir?







APPENDICE

I

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

(Imitation d'une fable latine.)

Les filles du limon tiroient du roy des astres
Assistance et protection.
Guerre ny pauvreté, ny semblables desastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenoüilles veux-je dire
(Car que couste-t-il d'appeller
Les choses par noms honorables?),
Contre leur bienfaicteur oserent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubly des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,

Nous donnons ici deux fables qui ne se trouvent pas dans l'édition de 1694, et qui, publiees par Mme Ulrich après la mort de La Fontaine, ont toujours été jointes depuis au livre XII.

Firent bien-tost crier cette troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eust cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer,
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussi-tost qu'il faisoit un pas,
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les États.
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit sur les interests
De quatre méchans marais.
Cette plainte temeraire
Dure toûjours, et pourtant
Grenoüilles doivent se taire
Et ne murmurer pas tant.
Car, si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir :
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

II

LA LIGUE DES RATS

Une souris craignoit un chat,
Qui dés long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet estat? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maistre rat
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hostellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre de chat ny chate
Ny coup de dent, ny coup de pate.
« Dame souris, luy dit ce fanfaron,
Ma foy, quoique je fasse,
Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace;
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je luy pourray jouer d'un mauvais tour. »
La souris fait une humble reverence,
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblez
Faisoient aux frais de l'hoste une entiere bombance.
Il arrive les sens troublez,
Et tous les poumons essouflez.
« Qu'avez-vous donc? luy dit un de ces rats. Parlez.
— En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris,
Car Raminagrobis

Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats. »
Chacun dit : « Il est vray. Sus ! sus ! courons aux armes. »
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arreste un si noble projet.
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage,
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la feste,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déja la souris par la teste.
Ils s'avancerent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie.
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos tres-prudens rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur pretendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou ;
Et, si quelqu'un en sort, gare encor le matou.





NOTES

DU TOME DEUXIÈME

Page 1. AVERTISSEMENT. — La Fontaine avait fait paraître les deux premières parties de ses fables, contenant les livres I à VI, en 1668 et en 1669. Ce qu'il appelle un second recueil, et qui contient deux autres parties formant les livres VII à XI, parut en 1678 et en 1679, en même temps qu'il faisait réimprimer les livres précédents. C'est seulement en 1694 que fut publiée la cinquième et dernière partie, dont on a fait depuis le livre XII. Voir, à ce sujet, l'avertissement qui précède ce dernier livre.

— Ligne 25. On comprend qu'au lieu de reproduire l'*Errata* dont il est ici question, nous avons corrigé les fautes qu'il relevait.

3, 1. A MADAME DE MONTESPAN. — La marquise de Montespan, à qui La Fontaine donne ici le nom d'Olimpe, était alors depuis dix ans la maîtresse de Louis XIV.

4, 2. *Qui connoist que vous :* quelle autre que vous connaît, qui connaît mieux que vous ?...

— 7. *D'un plus grand maistre que moy,* c'est-à-dire du royal amant de la marquise.

9, 12. *Je leur sçavois bien dire,* pour : je *le* leur savais

bien dire. Cette suppression du *le* était fréquente à l'époque de La Fontaine.

P. 10, l. 21. *Ratopolis,* capitale du royaume des rats, dont le roi est *Ratapon* (livre IV, fable VI).

14, 1. Il nous semble bien que *se sceut gré,* qui veut dire « se félicita », est employé ici ironiquement, et signifie : se repentit. Le vers qui suit immédiatement : *l'âge la fit déchoir,* paraît nous donner raison. Comprise autrement, la phrase de La Fontaine n'ajouterait au récit rien d'utile, et l'on sait que notre fabuliste n'a pas l'habitude de parler pour ne rien dire.

17, 14. On appelait *cour pleniere* une assemblée générale tenue par le souverain à l'occasion d'une grande solennité.

— 16. *Fagotin* est le nom d'un singe fameux qui amusait alors Paris par ses tours.

18, 3. *Et, flateur excessif, il loüa la colere.* Ce vers n'a pas de rime, et aucune des éditions imprimées du temps de l'auteur n'a suppléé le vers qui manque ici.

19, 12. Prométhée, condamné, pour avoir créé l'homme et dérobé le feu du ciel, à avoir les entrailles sans cesse déchirées par un vautour, *crut voir bien tost une fin à sa peine,* espérant que les vautours allaient tous se tuer jusqu'au dernier.

21, 9. Un *sergent de bataille* était un officier supérieur à qui le général donnait ses instructions pour la marche des troupes et la direction du combat.

22, 19. *Il estoit, quand je l'eus...* est une hardiesse qu'on a toujours admirée, et avec grande raison. Il est impossible de peindre d'une façon plus vive la rapidité avec laquelle notre imagination exécute nos projets.

23, 10. *Pichrocole* (πικρὰ χολὴ, amère humeur), prince vicieux et ambitieux, est un personnage de Rabelais. D'après l'étymologie grecque, la vraie orthographe est *Picrochole.*

— Grâce au récit de Boileau, tout le monde connaît la conversation historique de Pyrrhus, roi d'Épire, prétendant

conquérir le monde, avec son ministre Cinéas, qui voulait l'en détourner.

P. 23, l. 21. *Gros-Jean* signifie un homme obscur, sans importance. En employant cette expression, La Fontaine fait allusion à son propre prénom.

24, 20. *Jean Choüart*, batteur d'or, mauvais prêtre, cité plusieurs fois par Rabelais. *Chouart* est le même mot que *chouette*.

27, 22. *Ames de bronze*, etc., paraphrase du passage bien connu d'Horace : *Illi robur et æs triplex*...

28, 19. *Ouïr dire*, au lieu de *ouï-dire*, ne nous paraît pas une faute et s'explique grammaticalement. *Par ouir dire* signifie : par entendre dire, en entendant dire.

30, 4. *Coquet*, qui veut dire petit coq, est employé ici en même temps au propre et au figuré. Un homme coquet (galant) est celui qui prend les allures d'un coq.

32, 22. *Un mary vivant trop, au gré de son épouse*. Nous ferons remarquer combien, dans ce cas, la virgule est nécessaire au sens, pour que l'esprit ne joigne pas dans une même expression les mots *trop au gré*.

33, 7. *Etre ignorant à vingt-trois carats*, c'est l'être presque aussi complètement que possible, l'être aux vingt-trois vingt-quatrièmes, l'or pur étant à vingt-quatre carats.

— 22. On appelait *croix de par Dieu* des alphabets dans lesquels on apprenait à lire aux enfants, à cause de la croix qui se trouvait en tête du livre.

35, 22. *Raminagrobis*, ou Rominagrobis, nom tiré de Rabelais (livre III, chap. XXI et suiv.). C'est celui d'un vieux poète, l'un des nombreux personnages que consulte Pantagruel pour savoir s'il doit se marier.

36, 2. *Grippeminaud* est aussi un nom emprunté à Rabelais (liv. V, ch. II). C'est « l'archiduc des chats fourrez ». Le mot est composé de *gripper*, saisir, et de *minaut*, *minet*, chat.

P. 37, l. 12. Le serpent n'a pas de poison dans la queue L'espèce des couleuvres, boas, etc., n'en a même pas dans la bouche.

38, 1-4. On a pensé jusqu'à présent que le premier de ces philosophes était Démocrite, et le second Épicure; mais on pourrait bien s'être trompé. Épicure ayant été le continuateur de la doctrine de Démocrite, pourquoi La Fontaine les aurait-il opposés l'un à l'autre? Il est plus probable qu'il a voulu, comme on l'a fait tant de fois, opposer Héraclite à Démocrite. Et en effet Héraclite disait que les choses étaient en réalité ce qu'elles semblaient être, tandis que Démocrite affirmait qu'elles n'avaient rien en elles de ce qu'on y voyait.

39, 12. L'apposition, *erreur assez commune*, se rapporte, contrairement à la construction grammaticale ordinaire, à ce qui la suit, et non à ce qui la précède.

— 20. *N'aguere l'Angleterre*, etc. Allusion à la prétendue mésaventure de Paul Neal, un des membres de la Société royale de Londres, qui aurait pris pour un éléphant dans la lune une souris qui s'était glissée entre les verres de son télescope.

40, 14. Charles II, roi d'Angleterre, qui était resté neutre dans les guerres qui venaient de déchirer l'Europe, se trouva désigné comme le médiateur des puissances belligérantes lors de la paix de Nimègue.

45, 24. *Abus* a ici le sens d'erreur.

46, 2. *Arts* veut dire ici systèmes.

— 4. *Lui vient*, pour : il lui vient; sans quoi il faudrait : lui viennent.

47, 12. M. de Barillon, ami de La Fontaine, était alors ambassadeur en Angleterre, où le parlement, contraire aux intérêts de la France, voulait que Charles II s'unît aux alliés pour combattre Louis XIV s'il refusait de faire la paix, dont les négociations se poursuivaient à Nimègue.

48, 27. L'orateur dont il est question est Démades.

P. 50, l. 20. *Tu devois,* pour : tu aurais dû ; forme très fréquente au XVII[e] siècle.

56, 9. On remarquera qu'*ancien* fait ici trois syllabes, comme au vers 2 de la fable 1 du livre III.

56, 13. *Sou* au lieu de soûl, pour le besoin de la rime.

58, 4. *Ours à demi leché.* Une erreur assez répandue voulait que l'ourse léchât ses petits dès leur naissance pour les façonner. Un ours « à demi léché » est donc un ours à moitié façonné. — Voir au glossaire : LECHER L'OURS.

— 6. *Bellérophon,* fils de Glaucus, roi d'Éphyre, ayant tué involontairement son frère à la chasse, tomba dans une mélancolie profonde, qui lui faisait rechercher la solitude. C'est lui qui plus tard triompha de la Chimère et des Amazones.

60, 7. Celui qui lance des pierres n'est pas un *archer.*

— 13. Il y a évidemment une intention malicieuse dans ce choix d'une contrée aussi lointaine que le Monomotapa pour y placer deux vrais amis. Aussi avions-nous été tenté de mettre après *vivoient* une virgule suspensive. Mais, ne l'ayant trouvée dans aucune des éditions originales, nous nous en sommes abstenu.

62, 9. *Tabarin* était un charlatan d'origine italienne, qui s'était établi sur le Pont-Neuf et qui amusait alors tout Paris. Ses farces obtinrent un grand succès, et ont eu l'honneur de plusieurs éditions.

63, 14. *Mademoiselle de Sillery,* nièce maternelle du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Sentences et Maximes morales.*

65, 10. Il y a bien *près un*, et non *près d'un.*

67, 17. Il y a bien dans notre texte *de pleurs,* et non *des pleurs,* comme on pourrait le soupçonner.

71, 9. *Les ressorts de l'ame.* L'âme est assimilée à un mécanisme qui met le corps en mouvement.

— 12. Ici, et en d'autres endroits, La Fontaine fait *poëte* de deux syllabes ; ailleurs il lui en donne trois.

P. 72, l. 4. *Conjonction* est un terme emprunté par l'astrologie à l'astronomie, et signifiant la rencontre de deux planètes dans certaines conditions déterminées, rencontre qui est supposée avoir une influence sur la marche des événements ou sur le sort des individus.

— 14. *La* se rapporte à *influence*, qui se trouve cinq vers plus haut.

— 16. *L'état où nous voyons l'Europe*, etc. La France était alors en guerre avec la plus grande partie de l'Europe.

— 23. *Entresuivie*, c'est-à-dire entrecoupée d'incidents divers.

73, 20. *Demeure*, c'est-à-dire reste sans preneur, est délaissé.

74, 3. *Point de réponse, mot*. La négation porte également sur mot : « point de reponse, pas un mot ».

75, 2. *Bassa, bacha* ou pacha, désigne en Turquie un haut personnage, et spécialement un gouverneur de province.

— 17. *Les prevenant*, c'est-à-dire les devançant.

76, 1. Alexandre but la potion que lui présentait son médecin Philippe, en dépit d'une lettre dans laquelle on lui dénonçait celui-ci comme voulant l'empoisonner.

78, 6. *Chambre* a ici le sens, aujourd'hui inusité, d'étage.

81, 19. On sait que ce *chien de Jean de Nivelle* n'a jamais existé. Jean de Nivelle, fils de Jean II, fut traité de *chien* par son père irrité, parce qu'il refusa de quitter la Flandre pour venir servir Louis XI dans la guerre que ce roi soutint contre le duc de Bourgogne.

82, 5-6. *Vostre appast est grossier : on ne m'y tient pas*, c'est-à-dire : « je n'y suis pas encore pris ».

84, 14. Le hibou n'est pas l'*époux de la chouette*. Voir, dans le tome I, page 232, la note des pages 187-188 sur la fable XVIII du livre V.

86, 22. *Nourriture* a ici le sens d'éducation.

P. 87, l. 3. *Laridon* n'est autre chose que le vieux mot latin *landum* (lard) francisé.

— 5. *Sanglier,* en poésie, ne comptait, la plupart du temps, que pour deux syllabes.

88, 18. La Fontaine ayant déjà dit *l'un* quatre vers plus haut, il aurait fallu ici *l'autre.*

89, 15. Les Abdéritains, citoyens d'Abdère, en Thrace, partageaient avec les Béotiens le privilège de la stupidité.

— 16. La fable débute par la paraphrase de l'*Odi profanum vulgus* d'Horace.

90, 6. *Ils,* pronom pluriel, représente le nom collectif *Abdère,* ou peut-être les ambassadeurs abdéritains, que l'auteur supposerait avoir déjà nommés.

92, 16. *Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale,* c'est-à-dire : s'y reprit à plusieurs fois pour arracher au monstre sa dernière heure.

93, 6. *Pour autant* vient ici corroborer l'expression *pour un mois.*

95, 4. *Les Filles de Mémoire* sont les Muses, filles de Mnémosyne et de Jupiter.

96, 7. C'est le *Omnis homo mendax* du psaume cxv de David.

99, 11. *Soins* a ici le sens de soucis.

103, 5. *Arriver en trois bateaux* est une expression proverbiale qui se trouve dans Rabelais. La jument de Gargantua fut « amenée par mer, en troys carracques et un brigantin » (livre I, chap. xvi, page 63 du tome I, dans notre édition de Rabelais de la *Nouvelle Bibliothèque classique* : Paris, 1885).

106, 1. *De sa grace,* gratuitement, de son chef, sans qu'on l'en priât.

107, 14. *Le poëte n'en dut guere,* c'est-à-dire : ne le céda guère. — Mais quel est ce poète ? Les meilleurs com-

mentateurs de La Fontaine gardent le silence à ce sujet. Si La Fontaine a voulu désigner spécialement un poète, ce doit être Hésiode, car l'auteur de la *Théogonie* est, plus que tout autre, celui qu'on peut appeler l'inventeur des dieux ; mais rien, dans ce qu'on connaît de sa vie, d'ailleurs fort peu connue, ne le montre tremblant devant l'œuvre de son imagination. Peut-être notre fabuliste a-t-il entendu parler ici des poètes primitifs en général, qui, après avoir créé la théogonie païenne (et *créé* est bien le mot, puisque leur religion ne prenait pas pour base la révélation), se sont inclinés avec terreur en face des dieux qu'ils s'étaient donnés. On trouve aussi dans Montaigne cette pensée, que l'homme se fait des dieux pour les craindre ensuite.

P. 108, l. 3-4. *Pygmalion*, sculpteur fameux dans l'antiquité, ayant fait la statue de Galatée, en tomba tellement amoureux qu'il voulut l'épouser, et Vénus, sur sa prière, donna la vie à Galatée. *Vénus* est prise ici comme synonyme de belle femme.

109, 5. *Hôte* est ici celui qui loge, tandis que, plus loin, page 111, ligne 6, *hôtesse* voudra dire celle qui est logée.

111, 3. *Organe* est pris pour l'ensemble du corps, la constitution.

— 4. *Rempe* est ainsi imprimé peut-être à cause de la rime *trempe*, à moins que ce ne soit une faute typographique.

112, 18. *Dupe* doit toujours être féminin, et l'emploi que La Fontaine en fait au masculin ne peut s'expliquer que par une ellipse. « Un des dupes » veut dire : un de ceux qui avaient été dupes.

1:3, 18. *Perrin Dandin*, nom d'un homme de justice dans Rabelais.

114, 3. *Laisser aux autres le sac et les quilles*, prendre pour soi l'enjeu en ne leur laissant pour tout gain que les quilles avec le sac pour les renfermer, c'est-à-dire garder tout le profit d'une chose.

P. 114, l. 10. *Avanture* est pris dans le sens de bénéfice probable.

119, 23. *Tartuf* est écrit sans *e* pour le besoin de la mesure.

122, 10. *A ta bienséance*, à ta convenance.

123, 4. *Loger le diable en sa bourse* est une expression proverbiale dont l'explication se trouve dans une pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan qui avait promis de faire voir le diable, étant sommé de tenir parole, ouvrit sa bourse, qui était vide, en disant : « C'est le diable qu'ouvrir sa bourse et ne rien avoir dedans. »

124, 23. *Un tres-bon plat d'animaux malfaisans,* c'est-à-dire un ensemble parfait, puisqu'un bon plat se compose d'éléments qui s'accommodent bien entre eux.

125, 1. *Y* n'est pas régulier au point de vue grammatical. Il se rapporte au substantif qui correspondrait à l'adjectif *malfaisant* du vers précédent. Le sens de la phrase est : ils ne craignaient personne dans leur habileté à faire le mal.

— 20. *Excroque,* imprimé ainsi.

126, 10. Sur Térée, voir la note de *Philomele et Progné* (livre III, fable xv).

127, 7. *Robin,* nom d'un mouton dans *Pantagruel* (livre IV, chap. vi).

— 21. *Terme*, nom de la divinité qui, chez les Romains, présidait à la délimitation des propriétés et était représentée sous la forme d'une borne, désigne aujourd'hui ces bustes de pierre qu'on voit dans les jardins au bout des allées et dont la base va en se rétrécissant de haut en bas.

132, 2. *Broüiller la voye* (terme de chasse), dérouter les chiens.

— 4. *Supposer,* autre terme de chasse. Se dit du vieux cerf qui, poursuivi, en substitue un jeune à sa place : lat. *supponere*.

P. 133, l. 9. Dans la république de Platon, chacun devait travailler au bien commun.

— 25. Le *roi polonois* dont il est ici question est Sobieski, que La Fontaine avait vu souvent chez Mme de La Sablière. Il l'appelle *le défenseur du Nort* à cause de ses exploits contre les Turcs.

134, 8. *Partis*, troupes que l'on détache, en temps de guerre, pour battre la campagne.

— 15. Le *rival d'Epicure* est Descartes.

138, 11-12. La Fontaine, sans doute pour le besoin de la rime, donne au serpent le nom de couleuvre. On sait que la couleuvre est absolument inoffensive.

139, 19. *Rapportons-nous-en*, sous-entendu : à un arbitre.

141, 11. *De son temperament*, grâce à son tempérament.

143, 2. *Oison* veut dire le petit d'une oie, et non celui d'un canard. La Fontaine a commis là une singulière inadvertance, ou bien a-t-il pris, à tort, *oison* pour synonyme d'*oisillon ?*

145, 23. *S'altere*, se change, diminue, devienne autre (latin *alter*), par suite de l'argent qu'il y prendrait.

147, 12. Vers le milieu du Xe siècle, Edgard, roi d'Angleterre, pour encourager la destruction des loups, changea un tribut d'argent qu'on lui payait tous les ans en un tribut de trois cents têtes de loups. *C'est par là*, dit La Fontaine, *que de loups l'Angleterre est deserte*.

148, 7. *Thibault l'agnelet*, c'est-à-dire l'agnelet qui s'appelle Thibault. *Thibault-Aignelet* est le nom du berger dans la *Farce de Pathelin* (voir notre édition publiée par Paul Lacroix dans les *Petits Chefs-d'œuvre*, en 1876).

— 15. *Ny croc ny marmite*, c'est-à-dire ni croc à pendre la viande, ni marmite pour la faire cuire.

149, 2 et 12. Pour *Progné* (l'hirondelle) et *Philomele* (le

rossignol), voir, dans le tome I, la note de la page 121 sur la fable XV du livre III.

P. 150, l. 11. *Respec*, ainsi imprimé pour le besoin de la rime. On trouve dans les *Fables* d'autres exemples d'une abréviation semblable.

151, 10. *Parêtre*, ainsi imprimé pour rimer avec *maistre*, semble indiquer que La Fontaine n'admettait pas que *paroistre* se prononçât *paraistre*.

— 13. *Mouflar*, chien dont le nom indique un gros mufle, une grosse tête. Ce nom est emprunté à Rabelais, liv. II, chap. XII.

152, 19. *En bon corps*, c'est-à-dire en bon état de corps, bien portant.

153, 9. *Veillay-je*, ainsi imprimé pour *veillé-je*, façon d'écrire usitée du temps de La Fontaine.

157, 22. *Circonspec*, ainsi imprimé pour la rime. Voir ci-dessus la note de la page 150.

158, 7. *Dans la barque*, c'est-à-dire dans la barque de Charon.

159, 19. *Fan* (faon) se dit presque exclusivement du petit de la biche, de la chevrette, de la daine, de la gazelle.

160, 21. *Hécube*, femme de Priam, roi des Troyens, après avoir vu périr son mari et presque tous ses enfants, assista à la destruction de son royaume, et fut emmenée en esclavage par Ulysse.

161, 20. *Saigner du nez* est une expression proverbiale qui veut dire reculer par crainte au moment de faire une chose, prétexter pour empêchement un saignement de nez.

162, 8. *Où l'honneur*, sous-entendu *sera-t-il?*

163, 15. *Défaux*, ainsi écrit pour rimer avec *animaux*.

165, 3. *Interest de gueule*, intérêt de gourmandise.

P. 165, l. 16-17. La Fontaine a déjà dit, dans l'*Épilogue* qui suit le livre VI :

Les longs ouvrages me font peur.

Guides, rimant avec *solide*, est bien imprimé au pluriel.

169, 5. *Par mainte aubeine*, c'est-à-dire par maint exercice du droit d'aubaine, qui attribue au souverain la succession de l'étranger non naturalisé. — *Aubeine* est ici écrit avec un *e* comme au XVIe siècle, quoiqu'alors on écrivît *aubain*.

— 13. *Ce luy dit-il*, forme archaïque et poétique, où *ce* est entièrement supplétif.

170, 7. Voici un exemple des cas, très fréquents au XVIe siècle, où le verbe est régi par le dernier terme du sujet.

— 22. *Il coûte*, pour il en coûte.

171, 11. *Craistre*, imprimé ainsi à cause de la rime. Voir la note de la page 151.

— 13. *Le duc du Mayne*, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan.

— 14. Le titre de cette fable n'existe pas dans les éditions originales ; il a paru pour la première fois dans celle de 1709.

175, 3. *Atride*, Agamemnon, l'aîné des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Briséis, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon, le dieu envoya la peste dans le camp des Grecs.

176, 2. *Et je ne t'ay jamais envié cet honneur*. On est un peu surpris de voir La Fontaine, qui a fait un si touchant tableau du laboureur et de ses enfants, lancer une pointe aussi singulière et aussi inattendue contre l'*honneur* d'être père de famille. Le fabuliste s'est un instant souvenu du conteur.

177, 13. *O qui m'arrestera...* Belle paraphrase des beaux vers des *Géorgiques* (liv. II) : *O quis me gelidis..*

— 28. *Sans soins*, c'est-à-dire sans soucis.

P. 180, l. 5. *Lambert,* frère de Lulli, et maître de chapelle du roi.

182, 1. *Succedant à sa misere,* c'est-à-dire lui succédant dans sa situation misérable.

— 12. *Io,* fille du fleuve Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en génisse pour la soustraire à la jalousie de Junon.

184, 17. *Die,* pour dise. On se rappelle le *quoi qu'on die* de Molière.

185, 17. *Nous conversons,* nous vivons avec.

187, 26. Ce n'est pas sans intention que La Fontaine a dit ici *allant à. En* et *à,* joints au verbe *aller,* constituent de ces nuances qui rendaient notre langue si pittoresque, et qui ont trop souvent disparu : *à* indique la direction, et *en* le lieu dans lequel on est allé ; le premier devrait être réservé au temps présent, le second au temps passé ; il faudrait dire : « Je vais *à* l'Amérique », et « Je suis allé *en* Amérique ». C'est dans le premier cas que se trouve le jeune homme de la fable, puisqu'il s'est « noyé dès le port ».

188, 4-5. On a souvent remarqué la forme antigrammaticale de ces deux vers. Les mots *pleurez du vieillard* rappellent un peu l'ablatif absolu des Latins.

— 16. La Fontaine confond encore ici hibou et chathuant. Voir, dans le tome Ier, la note de la page 187 pour la fable XVIII du livre V.

— 17. *Atropos* étant celle des trois Parques qui coupait le fil de la vie, le hibou, oiseau de sinistre présage, pouvait être considéré comme son *interprète.*

189, 15. *Cartesien,* disciple de Descartes, qui voulait que la vie, chez les animaux, ne fût que le fonctionnement de ressorts.

— 18. *Mis en muë,* enfermé pour être engraissé. La mue est un lieu étroit et obscur où l'on met les oiseaux pour les engraisser.

P. 191, l. 20, et p. 192, l. 1-2. La fin de l'Épilogue fait allusion à la paix de Nimègue, dont Louis XIV venait de dicter les conditions à l'Europe.

193. Le livre XII parut, sous le titre de *Cinquiesme Partie*, en 1694, quinze ans après la quatrième partie. La Fontaine avait alors soixante-treize ans. — La dédicace de ce dernier livre est adressée à Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et alors âgé d'environ douze ans. La fin de cette dédicace fait allusion aux brillantes victoires que Louis venait de remporter dans les Pays-Bas, et à la suite desquelles il s'apprêtait à faire une paix dont les conditions, beaucoup trop dures, lui furent refusées.

197, 11. *Le héros* est Louis de Bourbon, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel la fable est dédiée.

198, 23. *Exemplum ut talpa* (exemple : la taupe), formule burlesque que La Fontaine a empruntée à Scarron.

199, 2. Cet *autre poison* est l'amour, qui, comme celui de Circé, fait perdre la raison.

200, 1. *Sui* imprimé sans *s*, pour distinguer l'impératif de l'indicatif. Cette distinction ne se bornait pas alors, comme aujourd'hui, aux verbes de la première conjugaison.

— 13. *Redevien*, sans *s*. Même observation que ci-dessus pour *sui*.

— 27. *Semonce* veut dire ici invitation.

202, 6. *Circonspec*, imprimé ainsi pour la rime. Voir ci-dessus les notes des pages 150 et 157, et plusieurs autres cas analogues.

204, 11-13. *Doublon*, monnaie d'or espagnole valant environ ou 20 francs, ou 40 francs, ou 80 francs. — *Jacobus*, ancienne monnaie d'or d'Angleterre valant à peu près une guinée et un septième. — *Ducaton*, monnaie d'argent valant environ 5 francs. — *Noble à la rose*, monnaie d'or

anglaise équivalant à la guinée, et ainsi nommée parce qu'elle portait les roses d'York et de Lancastre.

P. 205, l. 9. *Mont pendant en precipices,* montagne qui avance et paraît suspendue au-dessus de précipices.

— 24. *Philippes* avec s, parce qu'il vient de *Philippus* comme *Charles*, de *Carolus*.

206, 1. *L'isle de la Conférence,* l'île des Faisans, située à l'embouchure de la Bidassoa, petite rivière qui sépare la France de l'Espagne. Elle fut ainsi nommée à cause des conférences auxquelles y donnèrent lieu la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV.

211, 14. Le débiteur qui faisait cession de biens pour échapper à la banqueroute était obligé autrefois de porter un *bonnet vert.*

212, 17. Ces *potentats* sont les quatre éléments : l'eau, l'air, la terre et le feu.

214, 3. La Fontaine a déjà dit, dans *le Gland et la Citrouille :* « Dieu fait bien ce qu'il fait. »

— 10. La fable commence par une imitation des vers d'Horace : *Quî fit, Mæcenas*, etc.

— 19. Ce prince est le duc de Bourgogne.

215, 23. Le renard de cette fable se trompe : le loup s'approche aussi des maisons ; « il gratte et creuse la terre sous les portes » (Buffon, *les Quadrupèdes*).

216, 10. *Mal, puis un peu mieux, puis bien*, est une progression inexacte : on fait *bien* avant de faire *mieux*. *Mieux* est ici pour *moins mal.*

217, 10. L'écrevisse marche aussi bien en avant qu'en arrière.

219, 26. *Habit de deux paroisses.* Le plumage de la pie est partie noir et partie blanc.

220, 4. François-Louis, *prince de Conti,* était un des

protecteurs de La Fontaine. Il est fait allusion dans cette fable à son mariage avec Marie-Thérèse de Bourbon.

P. 220, l. 16. Montaigne a exprimé la même idée : « Les grands... me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. »

222, 9. Quand on veut rappeler un oiseau de proie, on lui présente ou le *poing,* pour qu'il vienne s'y placer, ou le *leurre,* morceau de cuir rouge, en forme d'oiseau, sur lequel on attache un morceau de chair.

— 23. *Modelle*, ainsi imprimé pour la rime.

223, 13. *Volatilles,* pour *volatiles,* à cause de la rime *familles.*

226, 19. *L'aveugle que voicy.* La Fontaine suppose qu'il montre son personnage, l'Amour.

227, 19. *Le resultat de la suprême cour* est une expression qui laisse à désirer. La Cour n'a pas de résultat, mais ses délibérations en ont un.

230, 4. *Mettre* a ici le sens de sacrifier.

— 22. *Trois conviez,* expression impropre. Les *conviés* sont des invités, et non des *convives* habitués à manger ensemble.

231, 4. *A l'égard du cœur,* etc. La Fontaine se permet ici un assez singulier jeu de mots : « Si la gazelle, dit la tortue, a le pied léger, il en est autrement de son cœur. »

— 12. Voir *l'Enfant et le Maître d'école,* fable XIX du livre I, et *l'Ecolier, le Pédant et le Maître d'un jardin,* fable V du livre IX.

238, 6. *Le vieillard de Virgile.* C'est le vieillard des bords du Galèse, *cui pauca relicti jugera ruris erant.*

— 16. *Cette ruine,* cette destruction des branches.

242, 9. *Madame Harvey.* Élisabeth Montaigu, femme du chevalier Harvey. Son frère, milord Montaigu, était ambassadeur d'Angleterre en France, et c'est chez ce dernier que La Fontaine la vit quand il vint à Paris.

P. 243, l. 6. *A penetrer,* c'est-à-dire : en pénétration.

— 20. *Je croy voir Annibal.* Dans la guerre qu'il fit aux Romains, Annibal leur échappait toujours au moment où ils croyaient le saisir.

244, 1. Ces *colonnes* sont les fourches patibulaires où étaient pendus les animaux.

— 23. *Votre prince,* Charles II.

245, 2-7. Ces vers ont trait à Hortense Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Elle habita l'Angleterre, où elle eut ses adorateurs, ce qui fait dire à La Fontaine qu'elle remplissait *les climats* de Mme Harvey *d'habitans tirez de l'isle de Cythere.*

— 11. *Madame de La Mésangère* était fille de Mme de La Sablière.

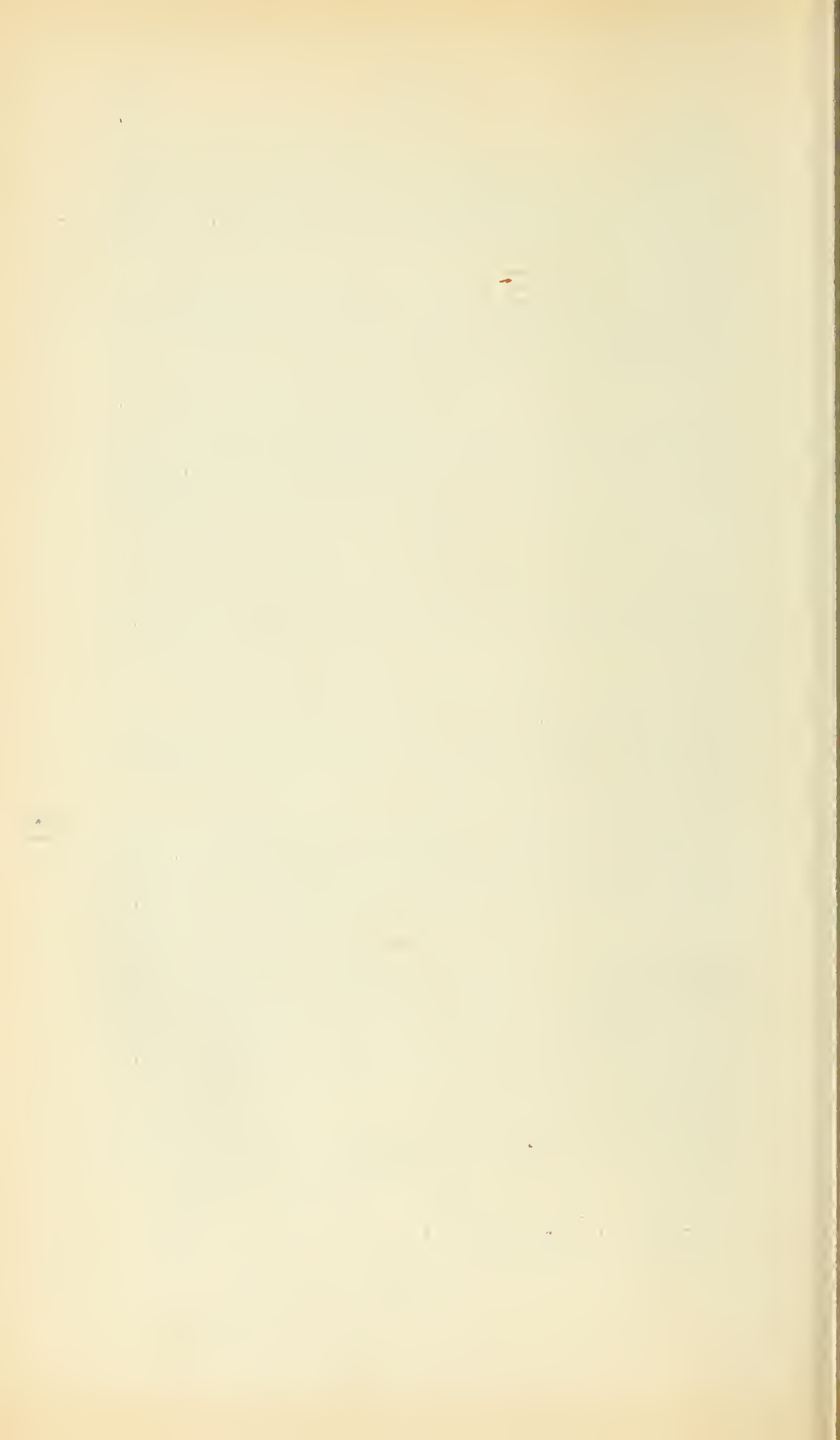
246, 7. *Celle...,* c'est-à-dire sa mère, Mme de La Sablière.

— 23. *Quelle l'eût-on trouvée..?* combien ne l'eût-on pas trouvée plus aimable.

248, 17. *Ajax* disputa à Ulysse les armes d'Achille, et ne put l'emporter sur son rival.

249, 13. *Ces maux,* c'est-à-dire les maux de ceux qui sont dans les hôpitaux. Le substantif que représente le pronom *ces* n'ayant pas été énoncé précédemment, on pourrait penser que nous l'avons imprimé, par erreur, au lieu de *les.*

250, 23. *Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade...* Les mots *qu'on meurt* ne sont ni à leur place ni utiles à la phrase. On est malade avant de mourir, et, si les plaideurs ont besoin d'avocats, comme les malades de médecins, les morts n'ont besoin ni des uns ni des autres.





GLOSSAIRE

A l'erte. Nous donne l'étymologie du mot *alerte*. C'est l'expression italienne *all' erta*, sur la hauteur, celui qui se trouve sur un point élevé étant placé pour tout voir et pour être vigilant et prêt à tout événement.

A tenant, adjectif verbal ; forme étymologique de *atenant*, participe présent de l'ancien verbe *atenir*.

A toute peine. Avec beaucoup de peine.

Aboi, autrefois usité pour *aboiement*.

Accommoder. Réconcilier. C'est le sens de notre verbe actuel *raccommoder*.

Accorder une querelle. La faire cesser en mettant les gens d'accord.

Accourcir, pour *raccourcir*. L'usage a fait disparaître toute différence de sens entre ces deux mots.

Accoustumé (Avoir), au lieu de *être accoutumé*. C'est, d'ailleurs, une tout autre forme, venant du latin *solitum habere*, et dans laquelle *accoutumé* se rapporte non à l'individu, mais à la chose.

Accoutumance, mot qui n'est malheureusement plus en usage, et que n'a pas remplacé le terme d'*habitude*, l'habitude étant le résultat de l'accoutumance.

Achapt, pour *achat*, à cause de *captare* ou de *caput*, qui entre dans la formation du mot, suivant celle des deux étymologies qu'on adopte.

Admirer. S'étonner. Sens du latin *admirari*.

Adresser, pour *s'adresser*, se diriger.

Affaire (Peu d'). Chose peu importante, peu intéressante.

Affaire (Pour cette). Pour cette raison.

Affiner. Tromper par finesse.

Agasse. Pie.

Aissieu, pour *essieu*. Cette orthographe se retrouve dans le patois berrichon : *aissis*. Étymologie latine : *axis*, *axiculus*.

Ajuster quelqu'un (ironiq.). Le maltraiter.

Aliboron (Maistre). Nom donné à l'âne par plusieurs auteurs anciens. On n'est pas d'accord sur l'étymologie de ce mot.

Aller, employé impersonnellement. *Voici comment il alla*, voici ce qui arriva.

Aller (S'en). *Il s'en va temps*, pour : il est temps. Le verbe *s'en aller* fait image, et indique l'instabilité du temps, qui *va* plutôt qu'il n'*est*, et *s'en va* sans qu'on puisse le rappeler. Aussi donnerions-nous volontiers à cette locution le sens plus précis de : *il est bien temps*.

Altercas. Altercation.

Amant n'avait pas, comme signification générale, le sens absolu qu'on lui donne aujourd'hui. Il se disait simplement de l'homme qui témoigne à une femme qu'il a de l'amour pour elle.

Amasser, pour *ramasser*.

Apostume. Abcès.

Apparemment. En apparence.

Appointeur. Celui qui arrange un débat.

Appointez contraire. Expression proverbiale empruntée au langage du Palais, et qui signifie : arrangés de façon à se tourner le dos, c'est-à-dire brouillés.

Aragne. Araignée. Du grec *ἀράχνη*.

Arboriste est donné partout comme synonyme d'*herboriste*, et l'on considère généralement le premier comme une prononciation vicieuse du second. Il nous semble pourtant difficile d'admettre qu'il n'y ait pas eu entre ces deux mots une différence de sens basée sur la différence d'étymologie. — Richelet donne encore *herboriste* comme étant adopté par quelques savants, tandis qu'*arboriste* serait le mot populaire.

Arrester, pour *s'arrester.*

Artisan, employé dans le sens d'*artiste.*

Asseurer (S') à une chose, sur une chose. En être certain, y avoir confiance. — Je *m'asseure*, j'en suis certain.

Atourner. Ajuster, parer.

Attendre (S') à quelqu'un. Compter sur lui.

Aucunement. En quelque sorte, jusqu'à un certain point.

Aucuns. Quelques-uns (italien *alcuni*, latin *aliqui*). Ce n'est que par l'usage que ce mot, non accompagné de la particule négative, a pris le sens négatif de *pas un,* auquel cas il ne peut avoir de pluriel.

Autant (D'), employé pour *beaucoup.*

Autheur, pour *Auteur.* On a d'abord écrit *auteur,* comme aujourd'hui. L'introduction de l'*h* dans ce mot est un des méfaits de cette érudition pédantesque qui sévit au XVI[e] siècle, et qui, voulant tout rapporter au grec et au latin, infesta la langue française de lettres parasites. L'*h* est resté dans l'anglais, qui écrit *author,* et dans le portugais, qui a *autor* et *author.* — Voir un cas analogue au mot Hermite dans notre glossaire. — Le Dictionnaire de Nicot donne *autheur,* tandis que celui de Furetière adopte *auteur,* en ajoutant que *autheur* est l'orthographe de l'Académie. Mais il n'est plus même fait mention de cette orthographe dans le Dictionnaire de Trévoux ni dans celui de Richelet.

Avint, pour *advint.* Il est resté une trace de cette forme dans le mot *avenir.*

Baailler après une chose. La désirer vivement.

Babouin, espèce de singe. Nom donné, par extension, à un enfant désagréable.

Balandras ou Balandran. Gros manteau pour le mauvais temps.

Baler. Danser.

Barbacole. Mot qu'on croit forgé par La Fontaine (de *barbam* et *colere*), et signifiant professeur, sans doute à cause du soin que certains savants donnaient et de l'importance qu'ils attachaient à leur barbe.

Besogne. Ce dont on a besoin ; apprêt.

Besoin (En un), même sens que *au besoin.*

Bestion. Petite bête. C'est à tort que La Fontaine l'emploie dans le sens de bestiole. L'italien *bestione,* d'où ce mot paraît venir, est au contraire un augmentatif, et signifie grosse bête.

Biberon, onne. Qui aime à boire.

Bien et beau, employé pour *bel et bien.*

Bien-faicteur, ou Bienfacteur, pour *bienfaiteur.* Conforme à l'étymologie latine, *benefactor.*

Biens (Faire cent). Faire beaucoup de bien. *Bien,* dans cette acception, ne s'emploie plus qu'au singulier.

Boquillon. Bûcheron.

Bout (Le haut). La place d'honneur, à table. — S'emploie aussi au figuré : « Donner à quelqu'un le *haut bout* dans son estime. »

Breveté, pour *brièveté.* Se trouve d'accord avec le féminin *brève.*

Brifaut, nom de chien de chasse. Il signifie *glouton,* du vieux verbe *brifer,* manger gloutonnement.

Brouiller. Faire un travail où tout se brouille, faire de mauvaise besogne.

Buchete, dimin. de *bûche.* Petit morceau de bois. — *Tirer à la bûchette* est l'équivalent de l'expression moderne « tirer à la courte paille ».

Buter. Se diriger vers un but.

Cache (subst. fém.). Endroit où l'on peut cacher. — *Cachette,* qui signifie proprement *petite cache,* s'emploie usuellement aujourd'hui pour *cache,* qui est tombé en désuétude.

Cause (A juste). A juste titre, avec raison.

Celeriere. Celle qui, dans un couvent, tient les comptes ; l'économe, l'intendante.

Chalandise. Achalandage, vogue.

Chanvre. Était des deux genres.

Chape-chute. Profit qu'on recueille de la négligence ou du malheur des autres. Littré, se reportant à un texte de Wace, donne le sens étymologique de cette expression,

qui voudrait dire *chape tombée* (*chute*, pour *chue*, de *choir*), la chape étant prise proverbialement comme l'emblème de ce qu'on possède.

Charreton ou Charton. Charretier.

Chartre. Prison, local fermé.

Chatemite. Personne doucereuse. De *chatte* et du latin *mitis*, doux.

Chaudeau. Sorte de bouillon chaud qu'on portait autrefois aux mariés, et, par extension, toute boisson chaude.

Chevance. Ce qu'on possède, ce qu'on a acquis. Le vieux verbe *chevir* signifie *venir à chef*, venir à bout, et, par extension, arriver à posséder.

Chommer, pour chômer.

Circulaire (adj.). Destiné à circuler. — *Circulaire écriture*, écrit envoyé à plusieurs personnes. — Nous avons fait aujourd'hui de *circulaire* un substantif féminin.

Clabauder (en parlant des chiens de chasse). Aboyer sans être sur la trace du gibier.

Clefs de meute. Les meilleurs chiens de la meute, ceux qui la conduisent.

Clerc. Homme instruit, parce qu'à une certaine époque les membres du clergé furent presque les seuls qui eussent de l'instruction.

Cochet. Jeune coq.

Coi, ou *coy* (lat. *quietus*). Tranquille, qui ne bouge pas.

Colomne, pour *colonne*. Latin *columna*.

Conseil. Résolution (sens du latin *consilium*).

Considérable. Digne de considération.

Consister a (devant un substantif), pour *consister en*, ou *dans*. Ne s'emploie plus aujourd'hui que devant un infinitif.

Consulter une affaire. La mettre en consultation, la discuter.

Conte, pour *compte*. Voir ci-dessous Conter.

Conter, pour *compter*. C'est d'ailleurs le même mot, venant du latin *computare*. Conter une histoire, dans le sens de la raconter, c'est faire le compte des évenements dont elle se compose.

Continue (La). Continuation d'un acte ou d'un état de

choses. — *Quand ce vient à la continue* (liv. IV, fab. x), quand cet objet continue à se trouver devant nous. — *A la continue,* à la longue.

Converser. Vivre avec. C'est l'ancien et véritable sens de *converser* (lat. *conversari*), qui n'a pris que plus tard, par une extension toute naturelle, celui de parler avec.

Convoiteux (adj. et subst.). Qui convoite. — Ce mot, tombé en désuétude, n'a pas dans le mot *cupide* un véritable équivalent.

Courir (S'en), comme on dit *s'en aller.*

Coust. Dépense. — *Menus cousts* (fable x du liv. VII).

Couvert. Logis, l'endroit où l'on est à couvert. — *Le vivre et le couvert,* la nourriture et le logement.

Croit (de *croître*). Augmentation.

Croquant. Homme de rien. Étymologie incertaine.

Cuider. Croire, penser. Ce mot est resté dans *outrecuidant.*

Dam (lat. *damnum*). Dommage. — *A son dam.*

Dauber quelqu'un. Le frapper. Au fig.: le railler, le dénigrer.

De, devant un infinitif, et remplaçant un ou plusieurs mots de la phrase, pour donner plus de rapidité au style. — *Et d'aller,* pour : « et ils se mirent à aller ». — Placé devant un infinitif au commencement de la phrase, *de* annonce que la construction en a été inversée. Ex.: « De chercher du sens à la chose, on se fût fait siffler » (liv. IX, fable viii).

De bonheur, pour *par bonheur.*

De pieds et de dents, pour *des pieds et des dents.*

Debris, qui signifie aujourd'hui morceaux d'une chose brisée, est employé par La Fontaine dans le sens de *bris, brisement,* et aussi de *carnage.*

Découdre. Déchirer, en parlant des blessures que le sanglier fait avec ses défenses.

Deduit. Amusement. Les verbes latins *deducere, distrahere, divertere,* qui ont tous les trois le sens de « détourner d'un

objet vers un autre », ont donné naissance aux mots *déduit, distraction, divertissement.*

Deïfier. Rendre heureux comme un dieu.

Demeurer (en parlant d'une chose). Rester en train, ne pas s'achever.

Demon. Esprit, génie, dans la mythologie ancienne. C'est le propre sens de δαίμων.

Dépense. Pièce où l'on place les provisions, office (dans les couvents)

Deputer (absol.). Envoyer une députation.

Desserrer un coup. Le donner violemment, sans doute parce que le membre qui frappe agit comme un ressort qu'on desserre.

Dessus, pour *ci-dessus.*

Detester (lat. *detestari*). Pousser des imprécations, des jurements.

Détroit, même mot que *district* (latin *districtum*). Avait aussi le même sens, qu'il n'a pas conservé.

Detteur (ou *debteur*). Débiteur.

Devant, pris dans le sens d'*avant.*

Devoir (N'en) pas à quelqu'un. Ne pas lui céder, dans le sens de ne pas faire moins.

Devouer, verbe actif. Sacrifier en expiation.

Die, pour *dise.* — *Que je le die.*

Dire d'un, puis d'un autre. Dire tantôt une chose, tantôt une autre. C'est une forme latine (*dicere de*).

Dissoudre (lat. *dissolvere*). Défaire, dénouer.

Dom (lat. *dominus*), particule honorifique placée devant les noms des membres de certains ordres religieux. — On l'écrit *Don* quand on l'applique aux nobles d'Espagne.

Douteux. Qui doute, indécis, timide, inquiet.

Dru (Au plus). De la façon la plus serrée. Spécialement : *caqueter au plus dru,* parler avec volubilité et inconsidérément.

Duire. Convenir à.

Dupe (Un), pour *une dupe,* qui se dit seul aujourd'hui.

Ébatement. Récréation, distraction

Eclater (S') de rire. On ne dit plus aujourd'hui que : *éclater* de rire.

Effort. Le résultat des efforts d'un écrivain ou d'un artiste qui a mis tous ses soins à une œuvre. — *L'effort de la sculpture* (liv. IV, fab. xiv).

Éjouir (S'), pour *se réjouir*, ne devait plus guère être usité du temps de La Fontaine.

Embastonné. Armé d'un bâton.

Empenné. Garni de plumes. Du latin *penna*.

Empesché (sans régime). Embarrassé.

Émute. Émeute. *Émeute* ne s'est jamais écrit ainsi ; seulement il se prononçait *émute*, comme *émeu* se prononçait *ému*.

Endenté. Pourvu de dents. — *Bien endenté*, qui a bon appétit.

Endroit (En l') de. A l'égard de. On dit plutôt aujourd'hui *à l'endroit de*.

Engeigner. Tromper. De *engin*, qu'on prenne ce mot dans le sens de *ruse* ou de *piège*. Dans ce dernier cas, *engeigner* voudrait proprement dire : faire tomber dans son piège.

Enrichissemens. *Embellissements*, dans une œuvre littéraire.

Enseignes (lat. *insignia*). Marques auxquelles on reconnaît une chose.

Entresuivi. Qui se suit inégalement, avec des intervalles ou des variations.

Équipage. Ce qui sert à équiper une maison, les objets qu'elle contient, le mobilier. — Train de maison. — Bagages. — Accoutrement (en parlant des personnes).

Esprits. Fluides vitaux. La Fontaine a pris ce mot dans le sens de : émanations du corps.

Esquiver, pour *s'esquiver*.

Essor (A l'). Se dit de l'oiseau qui s'est envolé loin de son nid.

Estat. Signifie, par extension, le relevé des personnes composant une collectivité, qu'il s'agisse d'une nation, d'une ville, d'une famille ou du personnel d'une maison. — *Il fut*

couché sur l'estat d'un charbonnier (liv. IV, fab. XI) : il fut mis au nombre de ceux que le charbonnier employait à son service.

ETŒUF. Balle au jeu de la longue paume. — *L'étœuf passant à celuy-là* (au fig.), celui-là étant interpellé à son tour (liv. IX, fab. VII).

ÉTRANGE, pour *Étranger*.

ETRET, ETE. Étroit, oite.

EXECUTER (sans régime). Mettre les choses à exécution.

FACE, dans le sens de *surface*.

FACTEUR. Celui qui tient un commerce pour le compte d'un autre.

FAGOT (SENTIR LE). Être destiné à être brûlé sur un bûcher, comme un hérétique.

FAIRE, employé pour remplacer un autre verbe, dont il prend le sens : « comme le chat *fait* la souris » (liv. XII, fab. V).

FAIRE QUE SAGE. Ne rien faire que de sage, agir sagement.

FAIT. Ce qui caractérise un individu, ce à quoi il est destiné, sa façon d'agir : *Son fait consistait en adresse* (liv. VII, fab. XV). — Bien, fortune, ou une partie déterminée de l'avoir : *J'allois offrir mon fait à part* (liv. IV, fab. XII), j'allais porter mon offrande à part. — Dans ses *Fables* comme dans ses *Contes*, La Fontaine a donné au mot *fait* différents sens qui ne sont plus usités aujourd'hui.

FAMILLE (sens latin du mot). Le personnel, la suite d'un maître de maison.

FANTOSME. Apparition, objet aperçu qui attire la vue (c'est le propre sens du grec φάντασμα). La Fontaine donne à ce mot le sens spécial de jeux de lumière en l'appliquant aux effets produits par le miroir employé pour la chasse à l'alouette (liv. VI, fab. XV).

FATIGUER. Se donner de la fatigue.

FEUX (FAIRE LES). Faire les feux de joie.

FIGUE (FAIRE LA) A. Se moquer de, braver. Voir, pour l'explication de cette locution, le *Dictionnaire de la langue française* de Littré. — Nous voyons dans Richelet que *faire*

la figue veut dire : se moquer *en faisant la grimace;* auquel cas le sens propre serait : donner à sa figure, en grimaçant, la forme d'une figue.

FIGURE. Forme d'un objet. Voir dans Molière (*le Mariage forcé,* sc. VI) la différence fantastique établie par Pancrace entre la forme et la figure. — *Figure* désigne aussi, par extension, l'objet lui-même. (Voir liv. X, fab. XIII, vers 25.)

FILANDIERES (LES SŒURS). Les Parques, qui filaient les jours des mortels.

FINS (A TOUTES). En tout cas, quoi qu'il arrive.

FLOUET, pour *fluet.* De l'ancien mot *flou,* léger.

FORT. L'endroit où une bête se retire.

FORTUNE (DE). Par hasard.

FOUÏR (latin *fodere*). Creuser.

FOURBE (subst. fém.). Fourberie.

FOURCHE-FIERE. Fourche à deux longues dents dont se servent les cultivateurs pour manier les bottes de fourrage ou les gerbes de blé.

FOURMIS s'est écrit avec ou sans l'*s* finale. *Fourmis* a été masculin à une époque où les noms de ce genre, gardant le vestige de la terminaison latine *us,* prenaient l'*s* au nominatif singulier.

FRAIRIE. Partie de plaisir où l'on fait bonne chère. Étymologiquement, *frairie* (nous avons encore *confrérie*) est la réunion de plusieurs personnes, et, dans notre cas spécial, de personnes qui ont pour but de se divertir.

FRANC. Qui ne coûte rien : *franche lipée.* — Autre sens : sans dommage.

FRAYANT. Qui occasionne des frais coûteux.

FRETIN. Chose de peu de valeur. La Fontaine applique spécialement ce mot au menu poisson.

GAGER. Donner les gages, payer.

GALAND est souvent employé par La Fontaine dans le sens ironique de : peu scrupuleux, méritant peu de confiance. — *Galand* veut dire aussi : qui désire vivement quelque chose.

GATÉ. Meurtri, blessé.

GÉNITURE (lat. *gignere*). Enfant.

GENT (subst. fém.). Race, nation.

GERMAIN. Parent, de la même famille, de la même espèce. — *Germain, germaine,* s'est dit autrefois de frère et sœur, et se retrouve dans l'italien *germano* et l'espagnol *hermano*.

GESINE (de *gesir,* être couché). État de la femme en couche. Appliqué par La Fontaine aux animaux.

GISTÉ, part. passé de *gister,* reposer (verbe neutre).

GORGE CHAUDE. La viande chaude (fraîchement tuée) qu'on distribue aux oiseaux de proie. *Gorge* est employé ici pour : ce qui entre dans la gorge.

GORGERIN. Collier (en parlant d'un chien). Proprement, c'était la piece de l'armure de l'homme de guerre qui protégeait sa gorge.

GOULÉE (ce qui emplit la gueule). Grosse bouchée.

GRACE (DE SA). Par sa pure volonté, gratuitement, sans nécessité.

GRAMMERCY, pour *grand merci*.

GRATER (SE) l'un l'autre (comme font les ânes). Se flatter réciproquement. Gratter quelqu'un pour lui enlever une démangeaison étant une manière de lui faire plaisir, on a été, dans l'expression figurée, du sens particulier au sens général.

GRÉ (lat. *gratum*). Reconnaissance. — *Prendre en gré*, agréer.

GREGUES. Haut-de-chausses. *Tirer ses gregues*, s'enfuir, parce qu'en fuyant on tire ses jambes en avant.

GREVER (de *gravis,* pénible). Faire du tort, du chagrin.

GRIMACERIE, mis pour *grimace*, n'a été employé que par La Fontaine.

GRIPPER. Saisir avec la griffe, ou comme avec la griffe.

GUIDE. Pouvait être des deux genres, suivant la personne à qui ce mot se rapportait.

GUINDER. Hisser en haut.

GUISE. Manière, façon. — *De guise,* de manière.

Hannissement, pour *hennissement*, qui était aussi usité au XVIIe siècle.

Hard ou Hart. La corde qui servait à pendre les criminels.

Haut (Gagner au). Se mettre en sûreté, se placer au-dessus du danger.

Hermite, pour *Ermite*. Il n'y a jamais eu de bonne raison pour mettre l'*h* à ce mot, puisque le mot grec dont il vient a l'esprit doux. — Voir plus haut, au mot Autheur.

Heurt (d'où *heurter*). Choc.

Hobereau, dans le sens propre, est un petit oiseau de proie dont on se sert pour la chasse des alouettes. Au figuré, on l'a employé pour désigner de petits seigneurs qui font la chasse à leurs voisins.

Hoc. Jeu de cartes dans lequel on dit *hoc* en jetant certaines cartes gagnantes. On dit de ces cartes qu'elles sont *hoc* pour dire qu'elles sont assurées au joueur. Au figuré, *être hoc à quelqu'un* signifie : lui être assuré, lui appartenir.

Hoquet. Obstacle, choc.

Hoqueton. Casaque. C'était, proprement, celle que portaient certains cavaliers de la garde du roi.

Houer. Travailler avec la houe, instrument à main dont on se sert pour labourer la terre.

Houzeaux. Sorte de guêtres pour les jambes. — *Laisser ses houzeaux* quelque part, y mourir. On dit aussi : *laisser ses guêtres*.

Icy haut. Sur terre. C'est tout à fait un sens de circonstance. La Fontaine (liv. IV, fab. xx) l'emploie par opposition à *là-bas*, désignant le royaume des morts, que les païens plaçaient sous nos pieds. On dit plus généralement *ici-bas*, par opposition au ciel, qui, dans la plupart des religions, désigne le royaume de Dieu.

Idole. Au XVIIe siècle, on faisait ce mot des deux genres.

Incivil (en parlant des choses). Contraire à la civilité, aux convenances ; déplacé.

Inquiet. Agité, qui ne peut se tenir en repos.

Ja, pour *déja*.

Joignant (Tout), suivi d'un complément direct. Tout près de.

Jonchée. La quantité de cadavres qui *jonche* une partie de terrain ; carnage.

Jouer d'un tour, pour : jouer un tour ; expression assez fréquente au XVIIe siècle.

Las, pour *lacs*.

Lecher l'ours, proverbe qui a son origine dans l'habitude qu'on supposait à la mère ourse de lécher son petit dès sa naissance pour lui donner sa forme. Il veut dire : travailler une affaire en détail, la caresser, la traîner en longueur.

Leçon. Se dit de certains passages des Écritures que l'on récite à Matines.

Lie. Joyeuse (*liesse*, joie). — *Faire chere lie*, faire joyeuse chère.

Lier. Saisir, en parlant du faucon qui saisit l'oiseau.

Liesse (lat. *lætitia*). Joie.

Lige (au figuré). Qui est lié à, esclave de. Du latin *ligatus* (?).

Lignage. Lignée.

Lipée, Lippée. Ce qu'on peut prendre avec les *lippes* (les lèvres), bouchée, et, par extension, repas. — *Franche lipée*, repas qui ne coûte rien.

Lit de justice. Le siège du magistrat. On appelait ainsi, au moyen âge, un lit de parade sur lequel le roi se tenait pour rendre la justice.

Lopin. Morceau. Se dit surtout d'un morceau de nourriture.

Los. Louange, gloire. Du latin *laus*.

Louvat. Petit loup.

Loyer. Salaire, récompense.

Machineur, vieux mot, pour *machinateur*.

Maflu. Qui a de grosses joues.

Main (Faire sa). Dérober, piller.

Maire, adj. (lat. *major*). Plus grand. — *Juge maire,* synonyme de *juge mage,* nom donné autrefois, dans certaines provinces, au lieutenant du sénéchal.

Mais, du latin *magis*. Davantage. *N'en pouvoir mais,* n'y rien pouvoir.

Maison de bouteille. Pied-à-terre à la campagne, ce qu'on appelle aujourd'hui *vide-bouteille.*

Maistre d'œuvre. Conducteur de travaux.

Manant. Habitant de la campagne. — *Manant* a signifié simplement habitant, du latin *manere.*

Mandibules. Mâchoire. De *manducare,* manger.

Marché. Position, en parlant d'un inférieur, parce que sa position résulte d'un marché, d'une convention intervenue entre lui et son supérieur. — Dans un autre sens, on dit : *faire le marché d'autrui,* travailler dans son intérêt.

Marri. Fâché. C'est le participe passé d'un ancien verbe *marrir.*

Matineau. Petit mâtin, petit chien de basse-cour.

Ménage, qui veut dire proprement bonne conduite, bon arrangement, signifie ironiquement désordre.

Métail, pour *métal.*

Miraut (de *mirer,* regarder, et par suite quêter). Nom de chien de chasse.

Mitis, qui signifie *doux,* est un nom ironique donné au chat par La Fontaine.

Mouchart. Espion de ville, ou espion de guerre.

Mouflar. Nom de chien. Signifie : qui a de grosses joues.

Nagée, expression qui n'est plus usitée aujourd'hui. C'est l'ensemble des mouvements que l'on fait en nageant à chaque fois que le corps se porte en avant. Nous avons bien l'expression analogue de *brassée,* mais elle signifie proprement le mouvement des bras et ne peut s'appliquer qu'à l'homme.

Nitée, pour *nichée.* C'est une dérivation plus étymologique de *nid.*

NOURRITURE, pris pour éducation.

NUÉ. Qui a plusieurs nuances. Du verbe *nuer,* assortir des nuances.

NUL, qui semblerait n'admettre que le singulier, s'employait aussi et s'est encore employé assez récemment au pluriel. On en sera peu étonné si l'on se reporte à la forme latine *non ulli.*

OBJET (lat. *objectus*). Image reflétée.

OCTROI. Concession, don gracieux.

ŒUVRE, s'appliquant à un livre, a été masculin.

ONGLE a été des deux genres.

OR BIEN. Eh bien.

ORBICULAIRE. Qui est en rond.

OST. Armée. Doit venir du latin *hostis,* qui, après avoir signifié l'armée ennemie, a indiqué toute armée en général.

OUST, OÛT, pour *août.* Le temps de la moisson, et la moisson elle-même.

OUTRER (S'). Aller au delà de ses forces, s'excéder.

PAILLARD. Qui couche sur la paille.

PAIR (latin *par*). Égal. — *De pair à compagnon*, d'égal à égal, sur le pied d'égalité. C'est à tort que certaines personnes disent : « compère et compagnon », au lieu de *pair et compagnon.* — *Sans pair,* sans égal.

PAITRIR (et auparavant *paistrir*), pour *pétrir.*

PANADER (SE). Se promener en étalant ses plumes, du latin *penna.* Se dit spécialement du paon, et par extension s'applique aux personnes qui marchent avec ostentation. — *Se pavaner,* marcher comme un paon, du latin *pavo.* — Telle est du moins l'opinion que nous croyons pouvoir émettre sur le sens véritable et l'étymologie de ces deux mots, le premier s'appliquant également à l'homme et au paon, et le second ne pouvant se dire que de l'homme. *Se panader* indique l'allure du paon ; *se pavaner,* celle de l'homme imitant le paon.

PAPELARD (adj.). Hypocrite. *Papelard* est plutôt usité comme substantif.

Parangon. Modèle. Par extension : ce qu'il y a de plus excellent.

Pareille (A la). De la même manière, pareillement.

Parentage. Parenté.

Parmi, employé comme adverbe. — Voir livre VIII, fable x, vers 17.

Partant (étym. *par* et *tant*). Par conséquent.

Partisan. Fermier du roi, celui qui réunissait les agents nécessaires pour la perception d'un impôt.

Passage, terme de musique. Trait de chant d'une certaine étendue.

Passé maitre, ou *maître passé*. Très habile, très savant. — *Passer maître* veut dire devenir maître en une chose après avoir passé par les épreuves voulues.

Pate-pelu. Qui a la patte couverte de poil, qui fait patte de velours.

Patibulaire (subst.). Potence. Du latin *patibulum*.

Patis. Pâturages naturels.

Pecore (lat. *pecus*) veut dire proprement une bête, et au figuré une personne stupide. La Fontaine, qui humanise les bêtes, emploie ce mot pour désigner un animal stupide.

Penser (subst.) n'est pas synonyme de *pensée*. Il signifie plutôt : façon de penser.

Pied (Prendre) sur une chose (au fig.). Prendre sa direction en s'appuyant sur elle.

Piller. Se jeter sur. Se dit surtout des animaux, et quelquefois des personnes.

Pinsemaille. Avare, qui *pince*, qui ramasse les *mailles*. La maille était autrefois la plus petite monnaie de cuivre qui existât : elle valait la moitié d'un denier.

Piquet. Petit pieu qu'on plante en terre pour fixer les cordes d'une tente. — *Planter le piquet* dans un endroit, s'y fixer.

Piteux. Digne de pitié. — Il s'attache presque toujours aujourd'hui à ce mot une idée de ridicule.

Plat (Tout). En étant étendu à terre de son long. — Au fig. : tout net, à parler franc.

Pleuvoir, employé par La Fontaine (liv. VI, fable iv) dans le sens de *faire pleuvoir*. — Voir Venter.

Plumail, ancien synonyme de *plumet*.

Point (Bien, mal en). En bon, en mauvais état.

Porté d'une mauvaise intention. Animé de, etc.

Possible (employé adverbialement). Probablement, peut-être.

Poste. Mesure de distance équivalant à deux lieues environ.

Poulaille. L'ensemble des poules d'une basse-cour.

Pouvoir (Ne) que dire. Ne pouvoir rien dire. *Que* n'est pas ici conjonction, mais pronom relatif. « Il ne pouvoit que dire » : *non habebat quid diceret*.

Pouvoir (Ne) que ne. Ne pouvoir s'empêcher de : *non posse quin*.

Prêt de, pour *prêt à*, est fréquemment employé par La Fontaine.

Pretendre une chose. Y aspirer, la réclamer.

Principal. — Voir Sort principal.

Prix (Au) de. En comparaison de (proprement, en mettant le prix d'une chose à côté de celui d'une autre).

Propet, qui, par une formation plus régulière, est devenu *propret*. D'une propreté recherchée.

Prou. Beaucoup.

Provende. Provision de bouche.

Puerile, au masculin. Du latin *puerilis*, le même pour les deux genres.

Puissant. Gros, qui a de l'embonpoint.

Quart (lat. *quartus*). Quatrième.

Que bien que mal. Tant bien que mal.

Que si, que non. Termes indiquant une dispute.

Quel, quelle, employé autrefois, avec raison, dans des cas où nous disons *qui*. — *Vous ne savez quelle je suis* (liv. VIII, fable vi).

Quelquefois, dans le sens de : une fois.

Quester. Chercher (en termes de chasse).

Quitter (N'en pas) sa part. Ne pas l'abandonner.

Ramée. Branches coupées.

Raminagrobis. Voir la note de la fable xv du liv. VII.

Ramure. Les cornes du cerf, qui figurent en effet des rameaux.

Rapporter (Se) à quelqu'un, au lieu de *s'en rapporter*. — *S'en rapporter* (sans rég.), s'en rapporter (sous-entendu : à quelqu'un) : « Rapportons-nous-en. »

Récompenser, pour *compenser*. — *Se recompenser*, se donner une compensation, se dédommager.

Reginglette. Piège à prendre les oiseaux, parce qu'il s'y trouve une branche qui *regingle*, c'est-à-dire se redresse subitement.

Regret (Avoir) a quelqu'un. Regretter quelqu'un. Cette expression s'emploie aujourd'hui dans le sens de : faire à regret, avec peine.

Reguinder (v. a.). Remonter en haut. — Voir Guinder.

Reliefs. Restes d'un repas : ce qu'on *relève* de la table.

Rencontre. Conjoncture, événement. — « Cette rencontre » (liv. II, fable xx), ce fait, cette histoire.

Rhetorique. Paroles tendant à démontrer une chose. — *Ayant au dos sa rhetorique* (fable xix du livre VI), qui signifie « ayant ses beaux discours attachés au dos », doit être une expression proverbiale. Nous en avons trouvé un exemple dans les *Triomphes de l'abbaye des Conards*, pièce burlesque publiée à Rouen en 1587. Dans le défilé du cortège des Conards se trouve une bande d'hommes dont chacun « avoit derrier le dos deux lignes de rhetorique ».

Rien (N'avoir) a. N'avoir pas d'intérêt à.

Rompre les chiens. Leur faire interrompre la chasse, les rappeler.

Roussin d'Arcadie. Ane, parce qu'en fait de chevaux l'Arcadie produisait des ânes : car *roussin* (anc. *roncin*) ne veut pas dire âne, mais cheval. Rabelais appelle aussi les ânes *bestes arcadicques*.

Rustaut. Nom de chien de chasse. Signifie *brutal*.

Sagette (du latin *sagitta*). Flèche.

Sans plus. Sans rien ajouter, seulement.

SAYON. Vêtement de dessus, en étoffe grossière, dont les anciens se servaient en temps de guerre.

SEMONCE. Invitation.

SEMONDRE. Inviter (latin *submonere*).

SI, employé substantivement. — *Un si*, une objection. — *Si* a voulu dire aussi condition.

SI. Ainsi. — *Si feray*, ainsi feray-je.

SOIN. Souci, inquiétude, méfiance.

SOMMIER. Bête de somme.

SORT PRINCIPAL. Capital portant intérêts. On disait aussi simplement *le principal*. Le latin *sors* a également cette acception.

SOUCIER. Causer du souci, inquiéter.

SOUDRE (lat. *solvere*). Résoudre.

SOUFFLEUR. Alchimiste, parce qu'il souffle dans ses fourneaux.

SUPPORT. Aide, assistance.

SUR. S'emploie dans le sens de *plus que*. — *Sur tout autre*.

TACHER A. S'efforcer de.

TAUPINÉE, ou plus fréquemment *taupinière*. Monticule formé par la taupe au-dessus de l'endroit où elle a creusé la terre.

TESTONNER. Arranger la tête, coiffer.

TIRER DE LONG. S'enfuir. Le langage populaire a transformé aujourd'hui cette expression en *se tirer de longueur*. — Voir, au mot GREGUES, *tirer ses gregues*.

TONNELLE. Filet à prendre les perdrix.

TOUR. Acte qui demande de l'adresse (parce qu'il faut *tourner* pour le faire). S'emploie aussi dans le sens général de : action.

TOURET, entre autres sens, a parfois celui de rouet à filer. Voir la fable de *la Vieille et les Deux Servantes*, livre V, fable VI.

TOUT D'UN TEMPS. Aussitôt, immédiatement.

Tout tel. Absolument ainsi.

Trace. Voie, chemin. — *Reprendre sa premiere trace* (livre XII, fable IX).

Travail, dans le sens du latin *labor*. Fatigue.

Treuve, pour *trouve*.

Trop, employé devant un substantif : *un trop homme de bien*.

Trote-menu. Qui trotte à petits pas.

Venelle, ruelle. — *Enfiler la venelle,* s'esquiver, parce qu'en prenant une petite rue on échappe plus facilement aux regards.

Venir a. Être le tour de : *quand ce vint à lui*.

Venter, employé par La Fontaine (liv. VI, fable IV) dans le sens de faire venter. — Voir Pleuvoir.

Vertu, employé dans le sens de courage.

Vilain. Paysan.

Vinée. Vendange, récolte de vin.

Viste (adj.). Rapide. Ne s'emploie plus guère aujourd'hui que comme adverbe : avec rapidité.

Voire. Même. Signifiait autrefois « vraiment », du latin *vere*.

Volatile, nom féminin, bien qu'il fût le plus souvent masculin.

Volereau. Petit voleur, voleur malhabile.

Vouer (v. a.). Promettre par un vœu.

Vuide, pour *vide*.





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES





TABLE

DU TOME DEUXIÈME

LIVRE HUITIÉME

LIVRE NEUVIÉME

LIVRE DIXIÉME

LIVRE ONZIÈME

LIVRE DOUZIÉME



Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.



